
RIES
562 2





v. 5
NKV
G01

On trouve chez le même Libraire :

Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, par J. Castéra ; suivie de l'état actuel du commerce, des richesses, des forces, des productions de la Russie. 4 gros vol. in-12, avec 13 portraits et 2 belles cartes de la Russie et de la Pologne, avec ses différens partages.

Théâtre de l'ermitage de Catherine II, impératrice de Russie, composé par cette princesse, par L. P. Ségur aîné, alors ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg ; par le comte de Cobentzel, ambassadeur de l'empereur ; par le comte Ivan Schowaroff ; par le comte Srogonof ; par le prince de Ligne ; par le favori Momonof ; par Mlle Afrène, etc. 3 vol. in-8. avec le portrait de Catherine II, gravé en taille-douce, 8 fr.

COSSON, IMPRIMEUR,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

SECONDE FEMME

DE PIERRE-LE-GRAND;

PAR Mme. A. GOTTIS.

AVEC PORTRAITS.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez ARTHUS BERTRAND, libraire,
rue Hautefeuille, n° 23.

1819.

CHAPITRE VIII.

Peu de temps après, l'empereur fiança sa fille chérie, la princesse Anne, au jeune duc de Holstein; l'enfance des époux rendit leur séparation nécessaire, le duc retourna dans sa noble famille, et la belle Anne ne quitta point les regards maternels.

Quelquefois le Czar était tourmenté par le souvenir de l'émotion que Catherine avait montrée le jour de son couronnement: alors la colère agitait fortement ses esprits; Jaguschinski saisissait toujours cet instant pour nommer Démétrius : l'humeur du souverain ne lui échappait pas : aussitôt le cruel

vantait la bonne mine, la grâce, la beauté, l'esprit de celui dont il désirait la perte.

Il rappella adroitement la promesse que Moëns avait faite d'épouser la fille de Lefort. Le Czar pour dissiper, ou augmenter ses soupçons, donna l'ordre que cette jeune fille fût amenée sur le champ près de l'impératrice.

Catherine, dit-il, je dois t'avertir qu'Alexiena Lefort va venir à la cour; mon projet est qu'elle devienne l'épouse de Moëns; tu le sais, ce jeune homme est aimable. Je ferai tout en faveur de ce mariage : daigneras tu servir de mère à la fille de mon ami? — Sire, ai-je jamais eu d'autre volonté que la vôtre : vous le souhaitez... Alexiena trouvera près de Catherine amitié et protection. — J'en étais sûr; Démétrius, ajouta le prince en appelant, Démétrius, venez. A la voix de son maître, De Lacroix entra dans l'appartement. — Sire, que désirez-

vous de moi? — Vous devez vous souvenir, chambellan, que vous me promîtes il y a peu de temps de prendre une épouse de ma main, voici le moment de tenir votre promesse. Celle que je vous destine arrive sous peu, êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions? — Sire, j'obéirai, répondit le frère de Paola en pâlissant. — D'où peut venir cette émotion? ce parti ne vous conviendrait-il point? — Pardonnez, sire... de cet instant peut dépendre mon bonheur futur : qui sait si le caractère de celle à qui je vais m'unir remplira les désirs de mon cœur! je suis sensible, passionné même. — Peut-être un peu sujet aux illusions! — Sire, ques lque soient mes sentimens, celle qui m'honorera de sa main peut compter sur tous mes soins pour la rendre heureuse, puisse-t-elle... — Vous n'aurez pas à vous plaindre, Démétrius, elle est belle, jeune, riche. — Le bonheur n'est pas toujours dans

le sein de l'opulence, de la grandeur : une femme quoique belle ne nous inspire pas toujours ce sentiment de préférence nécessaire dans le choix d'une épouse. Sire... j'aurais voulu l'aimer éperduement, de toutes les forces de mon âme... — Romanesque jeune homme, dit le Czar, vous la verrez, et vous serez satisfait, j'en suis certain. D'ailleurs, je chéris Alexiena, et ne peux la remettre en de meilleures mains. — Daignez, ô mon maître, compter sur mon honneur et sur mes promesses. L'empereur fit signe à Démétrius de sortir : il salua profondément et obéit à cet ordre.

Alexiena fut présentée à l'impératrice par le Czar : sa timidité intéressa l'épouse de Pierre ; même elle sentit en sa faveur un mouvement de bienveillance ! Cette jeune fille bientôt ne serait-elle pas chargée du bonheur de celui qu'elle aimait ? avec quelle véhémence Catherine lui traça les devoirs

que le mariage imposait! avec quelle chaleur elle peignait les plaisirs purs et sacrés de l'état qu'elle allait embrasser! elle lui dit aussi les peines : quelle onction elle mettait à décrire les soins touchans qu'une mère doit à ses enfans! Surtout, ajoutait la Czarine, Alexiena, étudiez, s'il vous est possible, les goûts, les penchans de celui à qui vous allez appartenir. Soumettez toujours votre volonté à la sienne, c'est un moyen certain de captiver son attachement : Alexiena, soyez douce, complaisante, et votre époux vous chérira sincèrement. Ainsi la Czarine s'occupait de l'avenir de l'homme qui malgré elle régnait sur son âme.

Démétrius était absent lors de l'arrivée de la fille de l'amiral; à son retour, l'impératrice lui fit savoir par madame de Balk qu'elle désirait qu'il vînt offrir ses respects à sa future épouse : il se rendit à ses ordres, malgré l'émotion et la tristesse qui le dévoraient.

Pierre voulut être présent à cette entrevue; Catherine passa dans son cabinet, bientôt elle reparut tenant Alexiena par la main. — Moëns, dit-elle avec dignité, remerciez votre souverain, celle qu'il vous a destinée mérite votre attachement sincère, regardez-la; contemplez sa jeunesse, sa candeur; sur vous reposeront ses plaisirs et ses vœux..... Qu'elle soit heureuse, c'est la prière que vos amis vous adressent... Chérissez-la... aimez-la!.. Quel crime ne commettriez-vous point si vous payiez son amour par l'abandon et la froideur. Moëns, le Czar vous confie le bonheur de la fille d'un ami qui lui fut bien cher. — Madame, Alexiena mérite l'amour de son époux, elle l'obtiendra, répond Démétrius d'une voix émue. — Je n'en doute pas, chambellan, dit le Czar. S'il est ainsi, embrassez ma pupille et votre femme. Cette proposition perça le cœur de Catherine: malgré son courage à ne point se laisser pé-

nétrer, elle ne put s'empêcher de baisser son noble regard vers la terre ; Moëns a deviné son émotion; il posa avec le plus grand respect ses lèvres tremblantes sur les joues fraîches et vermeilles de la charmante Alexiena.

Soit qu'un instinct secret indique aux femmes, même les plus naïves, les sentimens des hommes qui les approchent, l'aimable fille de Lefort ne sentit point palpiter son cœur à l'approche des lèvres de son époux; soit plutôt que l'amour ait un attrait, des indices certains auxquels on ne puisse se tromper, la belle Alexiena se sentit glacée aussitôt cet embrassement : elle a deviné que cette âme brûlante ne sera jamais occupée d'elle : elle voit sans crainte que celui qui doit recevoir sa main ne sera qu'un époux et jamais un amant. Elle n'en fut point affligée : la beauté, l'air de noblesse de Démétrius n'eurent pas assez d'empire sur son ca-

ractère simple et naïf, pour lui faire éprouver la plus légère émotion. Elle obéit aux lois qui lui sont prescrites : que peut désirer de plus le bienfaiteur de son père ?

Jaguschinski s'est apperçu de la froideur d'Alexiena, et résolut d'en profiter ; mettant en usage la galanterie, les soupirs, les soins, il se flatte de supplanter l'homme à qui elle est destinée. Ah, cette tâche ne lui sera point difficile ! Sa présence a séduit la belle orpheline ; elle compare Démétrius, le glacé Démétrius, avec celui qui ne s'occupe que d'elle : la vanité, l'orgueil blessé, ou plutôt un penchant secret bannirent le repos de l'âme innocente d'Alexiena.

D'ès l'instant où elle s'apperçut des sentimens de Jaguschinski, son caractère, jusqu'alors naïf et simple, changea : l'amour l'instruisit : elle se flatta que sa réserve, son indifférence fatigueraient Moëns : pauvre Alexiena ! tu es loin de connaître les motifs

qui le font agir ! ils sont louables aux yeux de l'honneur, même le plus sévère ; il faut rendre la paix, le repos à celle qui lui est plus chère que la vie ! Ce sacrifice est nécessaire ; ne pense pas qu'il puisse rejeter loin de lui le seul moyen de l'assurer : ta froideur, tes dédains, tes mépris même dilatent son âme accablée par tant de déplaisirs ! Si tu pouvais le haïr : que de grâces ne rendrait-il pas au ciel ! heureux de pouvoir concentrer toutes ses affections dans un seul et unique objet.

Fatiguée du bonheur de la Czarine, la belle Alexandra reprit l'idée de perdre la femme qu'elle nommait sa rivale : celle que le ciel semblait protéger ; car enfin, depuis son malheur, Pierre ne l'avait-il pas couronnée ? cependant, elle n'avait point de fils ! Alexandra Cantemir n'obtiendrait donc jamais que le titre avilissant de maîtresse ! Elle, née princesse ! elle exprima sa

douleur à son perfide ami; alors, l'aide-de-camp lui raconta ce qu'il avait découvert relativement à l'amour de Moëns pour l'impératrice.

Jaguschinski, dit-elle après avoir rêvé quelques instans, il faut agir, voici l'instant de les perdre sûrement. — Eh, comment, madame ? — Comment! en instruisant le Czar de cette indignité.—Il le sait, je le lui ai dit, mais son orgueil ne peut se persuader qu'une femme, tirée par sa bonté d'un état abject, puisse et ose le tromper: je l'en instruisis même avant le couronnement. — Avant le couronnement? Orgueil de l'homme, ah, que tu mérites d'être humilié! tu le seras! moi-même j'enfoncerai le poignard dans ton sein! sous le voile d'un tendre intérêt, je percerai ton âme! je rirai de ta peine... avais-tu pitié de mes douleurs, cruel? que de mépris! Vous n'avez point choisi l'instant propice Jaguschinski, oh non! une

femme habile épie le moment, elle le saisit, les plaies qu'elle sait faire se ferment difficilement... la calomnie peut être confondue, sans doute; cependant tel est le cœur de l'homme, il oublie rarement ce qui a pu le blesser... Vous croyez que Pierre a toujours la même confiance en Catherine? détrompez-vous! je suis certaine que les soupçons ne sont pas effacés de son souvenir..... La colère germe dans son âme, l'explosion sera terrible et funeste à ceux qui l'auront allumée: laissez-moi faire, mon ami, dans peu de jours vous verrez si j'ai réussi: bientôt vous allez devenir nécessaire à l'empereur; reposez-vous sur moi.

Ce même jour le Czar vint visiter la princesse; elle lui prodigua les plus vives marques d'attachement; entraîné, séduit par sa beauté, par cet amour qu'il croyait sincère, Pierre ne put s'empêcher de regretter encore le fils qu'ils avaient perdu. — A pré-

sent, dit-il, tu habiterais dans le palais des empereurs, Alexandra; ton fils serait l'héritier de ma puissance... — N'avez-vous pas les filles de Catherine, sire? — Oui, mais les femmes ne règnent pas en Russie. — Cher prince, tout vous est possible. — Sans doute. — A propos, j'ai vu hier le beau Moëns, il m'a paru triste, soucieux: le mariage ne serait-il pas de son goût? pourtant la jeune fille m'a paru assez belle. — Oui, ma chère amie, elle l'est. — Il faut convenir que les amans sont bien gauches, bien maladroits: s'il est vrai, comme le bruit en court, qu'il soit amoureux d'une femme qu'il ne peut posséder, ne devrait il pas se contraindre? car, enfin, cette conduite est ridicule, insensée..... — Tu ne crois pas les bruits étranges qu'on se plaît à semer? — La cour et la ville en parlent. — Que dis-tu? la cour et la ville!... — Oui, sire, oui. — Ainsi donc, je suis la fable de l'empire!.. Jaguschinski,

cours chez cet insolent, demande-lui son épée, et fais le conduire à la citadelle. — Sire, un instant, de grâce; ce ne sont que des calomnies, j'en suis certaine; voulez-vous par un tel éclat compromettre votre dignité? Sire, il faut des preuves pour flétrir un homme; il faut des preuves irrécusables. — Qui m'en donnera! qui fera le métier de délateur! — Sire, je l'oserai, répond Jaguschinski en s'inclinant. Je connais le déshonneur qui tombera sur moi... mais il n'est rien que je n'affronte pour mon souverain... il n'est rien que je ne sacrifie pour son service... on me blâmera. — Les richesses dont je t'accablerai effaceront ton avilissement: sers-moi, voilà ce que je te demande... épie cet homme, ce misérable... s'il osait l'aimer... le supplice le plus affreux, le plus cruel, serait le châtiment qui lui serait réservé... Je vais partir incessament pour Rével; je vais visiter ma flotte, observe tout: à

mon retour tu me rendras un fidèle compte de ce que tu auras pu découvrir. Le Czar quitta la charmante Alexandra plein d'un courroux qu'il avait peine à dissimuler.

Les préparatifs de son départ furent prompts : avant de quitter l'impératrice, Pierre lui dit que devant être promptement de retour il jugeait convenable de la laisser dans la capitale; mon voyage ne sera pas long, ajouta-t-il; ainsi, ma fille, je veux t'épargner pour cette fois tant de fatigues. Il embrassa la Czarine, les princesses, et partit.

Jaguschinski avait été chargé de veiller sur les démarches de Catherine, il s'en acquitta avec zèle : sans cesse sur ses pas, à ses côtés, il lui inspira une méfiance, un effroi qu'elle ne pouvait dompter : connaissant ses liaisons avec la princesse Cantemir, la Czarine craignit qu'en l'absence de son époux cet homme ne cherchât les moyens

d'assurer le sort de cette femme : pour prévenir ses mauvais desseins, elle ordonna qu'un des deux chambellans, qui se trouvaient chaque jour de service près d'elle, coucherait non loin de son appartement, afin de prévenir les attentats qu'on pourrait tenter contre sa personne.

Cette précaution dictée par la prudence parut au cruel aide-de-camp un moyen certain de causer plus tôt la ruine de ceux qu'il haïssait ; dans le compte qu'il rendit au Czar, il eut soin d'envenimer tellement son récit que l'empereur ne respira plus que haine et que vengeance.

Pierre revint bientôt, mais loin de faire éclater son ressentiment, il se contint, voulant lui même recueillir des preuves certaines ; il reçut son épouse avec froideur : hélas ! Catherine était loin de penser que la fureur et la jalousie fermentaient dans son sein.

Le mariage de Moëns et d'Alexiena se préparait : calme, le sourire sur les lèvres, l'impératrice s'était chargée des présens destinés à la jeune épouse ; elle-même brodait le voile qui devait orner sa blonde chevelure ; elle-même ordonnait ses parures ; les diamans, les pierreries étaient de son choix : hélas ! en s'occupant de ces préparatifs, ne pensait-elle pas encore à son cher Démétrius ?

L'empereur comblait de bontés le jeune chambellan ; Jaguschinski reçut pour prix de sa délation l'ordre de Saint-André ; pour ne laisser paraître aucun indice de son courroux, Pierre voulut bien en décorer aussi celui qu'il détestait, et dont il brûlait de se venger.

Toujours supérieur à ce qui l'entourait, cherchant à se rendre maître de lui, mais fidèle observateur de sa parole, Moëns

voyait arriver le moment où des nœuds sacrés lui imposeraient la loi d'étouffer un amour criminel; peut-être le désirait-il pour assurer le repos de Catherine; cependant cette passion fatale lui inspirait par instans de frénétiques transports, il souhaitait, il appelait la mort..... la mort toujours sourde, toujours inflexible aux malheureux?

Le jour des fiançailles éclaira de nouvelles incertitudes; un songe avait frappé son imagination flétrie; eh! qui n'est pas superstitieux dans l'infortune? Qui ne prend pour des réalités ces rêves imposteurs, enfans d'un sommeil agité! quel est celui qui, dans les jours de désespoir et de souffrance, n'a point cru ses pressentimens? L'homme doué du plus grand caractère a ses instans de pusillanimité et d'erreur! Alors, à ces momens, l'orgueil dont jadis il fut dominé, et dont il fut l'esclave, lui fait sentir

core tremblante essuie la sueur glacée qui inonde sa figure; il doute.... Enfin, il respire, il regarde autour de lui... il se rassure..... — O Dieu, dit-il, Dieu bienfaisant, je te remercie, ce n'est qu'un songe, pénible il est vrai.... Puisse-t-il ne pas se réaliser!

Hélas, la même vision avait aussi tourmenté la triste et malheureuse impératrice. Étrange effet de la sympathie! Leurs âmes sont unies par des liens que la mort seule rompra peut-être: pourquoi, pourquoi leurs sensations, leurs sentimens n'auront-ils pas de rapport entre eux! qu'il doit bénir son destin l'être favorisé du ciel qui peut se dire: dans ce moment le cœur que je chéris pense à moi, s'occupe de moi; tous ses soins ne tendent qu'à embellir ma vie! Ah que le Tout-Puissant, dans sa bonté suprême, lui rende avec usure dans un autre monde

les soins, les tendres égards que son amour, son attachement se plaisent à répandre sur moi.

CHAPITRE IX.

CATHÉRINE, après avoir goûté un pénible sommeil, se rappela la tâche que son devoir lui imposait. N'est-ce pas elle qui doit servir de mère à la belle Alexiena ? n'est-ce pas elle qui doit la remettre aux mains de son époux ? que cet effort va lui coûter ! Elle le doit, il le faut.

La tête appuyée sur sa main, la Czarine rappelle à sa mémoire les charmes de la fille de Lefort : qu'ils lui semblent puissans ! Ah ! qu'il lui sera facile de m'oublier ! pensait-elle ; que les yeux d'Alexiena ont de

douceur! Pourras-tu, Démétrius, rester insensible à ce sourire naïf, à cet air si gracieux et si timide en même temps! Si elle t'aime, auras-tu la cruauté de répondre à son pudique amour par le dédain et l'abandon! J'en atteste le ciel, je ne le souhaite pas! Qui, moi, je voudrais que tu fisses le malheur de cette fille aimable! Non, non, remplis tes devoirs, aime-la : sois heureux, sois heureux, trop cher Démétrius. Pour moi, je dois me contraindre, je dois montrer un front serein... je dois étouffer mon amour!.... Je l'ai tenté vainement.... il entraîne, il subjugue mon être tout entier..... hélas! il causera ta perte.... O funeste pressentiment! ô songe affreux! efface-toi, efface-toi de mon âme tremblante! Trop aimé Moëns, je vais prier pour toi, pour toi seul.... Ah! puisse le Tout-Puissant exaucer mes prières! puisse-t-il exaucer les vœux de celle qui ne veut

que ton bonheur, et qui pour toi sacrifierait son existence avec plaisir !

L'heure qui devait fixer la destinée de Moëns arriva ; la Czarine, Alexiena, l'empereur se rendirent dans la salle où la cérémonie devait être célébrée : Pierre conduisit la jeune fille auprès de son époux futur, et le Pope les fiança selon le rit de l'église grecque.

Tout se passa dans le plus profond recueillement, Alexiena posa sa main dans celle de Démétrius avec une froideur marquée ; une émotion qu'elle ne pouvait cacher était répandue sur son visage pâle et contraint ; Catherine l'observait, et parut étonnée qu'on devînt la compagne de Moëns sans éprouver un sentiment de bonheur indéfinissable. Après avoir embrassé la belle fiancée, on se rendit à la salle où se trouvait préparé le festin que le Czar

donnait aux grands de la cour et aux nouveaux époux.

Alexiena resta triste et sévère durant le repas ; la Czarine en ressentit un mouvement qui ressemblait à la joie : elle ne l'aime pas, pensait-elle, serait-il bien possible ! Alors, nous serions moins criminels d'écouter encore notre amour ! Qu'ai-je dit? O honte! ô crime! ô fatale tendresse! Catherine, Catherine, tu ne crains donc plus le déshonneur.... tu oublies, malheureuse, tu oublies ce que tu dois à ton époux, à tes enfans? Mes enfans.... je le sens, ils me sont moins chers depuis qu'un amour funeste brûle dans mon sein !.... La Czarine pâlissait, rougissait souvent : ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle put dérober son désordre aux regards qui l'observaient..... Mais Pierre et Jaguschinski ont tout vu, tout deviné.

Après les santés, l'empereur, en s'a-

dressant à Alexiena, dit : — Ma fille, car je me plais à te donner ce nom, malgré moi je suis forcé de retarder ton mariage : j'ai besoin de terminer une affaire importante, et ne puis être libre avant huit jours; ainsi, ma fille, tu resteras pendant ce temps avec Catherine. Sans doute, Moëns, vous allez vous plaindre de ma rigueur? — Sire, je dois me soumettre aux ordres de Votre Majesté, répond Démétrius en s'inclinant, et rougissant malgré lui. Pierre sourit, et l'on se sépara.

L'impératrice sentit son cœur soulagé du poids immense qui l'oppressait; un peu de gaieté reparut sur sa figure : ce sont encore quelques momens de bonheur, disait-elle! Ah, que cet hymen m'a déjà causé de cuisantes douleurs.... Pourtant il faut se résigner; pourtant il faut m'en séparer sans murmure. Encore huit jours, huit jours!... O Dieu, je te remercie! Et Catherine, au-

bliant les nœuds sacrés qui la liaient à son époux, à son maître, ose sans pudeur nourrir une flamme qui devrait la faire mourir de désespoir et de honte!

L'empereur partit pour sa maison de plaisance de *Dupka* : son conseil, ses ministres, eurent ordre de s'y rendre. Mais, voulant découvrir ce qui se passait chez Catherine, il revint s'enfermer dans son palais d'été de Pétersbourg : là, caché à tous les regards, il attendit le moment du pardon ou de la vengeance.

Chaque matin un page du Czar venait de sa part s'informer de la santé de Catherine; ce jeune homme avait ordre d'épier ceux qui se trouvaient dans la chambre de l'impératrice; toutes les fois il y voyait Moëns, et ne manquait pas d'en rendre compte à son maître.

D'après ces rapports et ceux de Jaguschinski, Pierre espérait ou plutôt craignait

de voir réaliser ses soupçons. Cependant quatre jours s'étaient écoulés sans que rien pût les confirmer : Catherine veillant sans cesse sur elle, attentive à ne point laisser échapper des marques de faiblesse, elle se flattait toujours d'arriver au moment fatal sans que Démétrius osât lui peindre son désespoir ; mais qui peut espérer de ne pas commettre de fautes, et de n'avoir jamais de reproches à se faire?

Le cinquième jour, après le souper, Alexiena témoigna un vif désir de se promener dans les jardins du palais, la Czarine lui permit de sortir. Démétrius offrit son bras à sa future épouse, elle accepta ; madame de Balk se mit en tiers ; alors ils sortirent de l'appartement.

Seule, l'imagination de Catherine s'échauffa, elle éprouva un vif mouvement de jalousie. Quel empressement, pensa-t-elle, il a mis à l'accompagner...... oh dieu!

Il est vrai que ce soir elle était belle!... Je le crois.... aucune passion ne l'agite : calme, sans énergie, son âme ne reçoit aucune impression; rien ne peut en troubler la paix.... Démétrius même, Démétrius, cet homme si parfait, et dont la présence agit si puissamment sur mon cœur.... Démétrius n'a pas le pouvoir de vaincre son insensibilité : il l'aimera, elle le dédaigne.... juste ciel, qu'elle est heureuse, et que j'envie son indifférence!

Tourmentée, l'impératrice ouvrit sa croisée : l'air était pur, balsamique; une fraîcheur bienfaisante avait remplacé les feux brûlans du jour; tout était calme, la nature, dans un religieux silence, semblait admirer elle-même ce beau ciel parsemé de mondes innombrables; le zéphir seul, par un léger bruissement de feuilles, interrompait ce calme voluptueux et enchanteur : calme charmant, que savoure avec

délices une âme pure, une âme exempte de fautes et de remords; mais, hélas, qui est sans attraits pour celle qui se trouve écrasée sous le fardeau d'une passion criminelle!

Plusieurs fois la voix de Démétrius frappa l'oreille de Catherine; elle écoutait, et semblait vouloir en retenir les sons fugitifs! O douleur!.... elle croit entendre qu'il se livre aux éclats d'une folle gaîté: ô Dieu, dit-elle à voix basse, il rit le cruel; il rit, et mon cœur est oppressé sous le fardeau qui l'accable..... il rit.... et des larmes coulent de mes yeux!

Pleine d'impatience, entraînée par un sentiment qu'elle ne peut dompter, sans rien examiner elle sort de son appartement pour les rejoindre: l'amour dont elle est animée lui fait franchir la distance en quelques minutes, elle les rejoint.... Madame de Balk et Alexiena sont seules.

Ah, qui pourrait exprimer, rendre ce qui se passa dans son âme!.... Combien est vif le regret d'avoir pu le soupçonner, lui, si tendre, si délicat? Elle le cherche des yeux; et, timide, n'ose pas prononcer un nom si cher! . . . . . .

Surmontant sa faiblesse, Catherine demande ce qu'est devenu Démétrius. — Madame, il se promène, je crois, répond Alexiena. — Il fait si beau, chère Paola, que je n'ai pu rester dans mon appartement, je suis venue vers vous. Donnez-moi votre bras, Alexiena, et marchons.

Au détour d'une allée, deux hommes s'avancèrent avec respect : c'était Moëns et Jeguschinski. Leurs devoirs commandent de ne point quitter l'impératrice, ils marchent à ses côtés; mais l'aide-de-camp dirigea la société vers le canal qui traversait le parc, et les superbes jardins du palais.

Madame de Balk, dit-il, aurez-vous le

courage de vous confier à mes soins? Ne craindrez-vous point de faire naufrage avec un pareil nautonnier? — Je n'ai pas peur le moins du monde, Jaguschinski : allons belle Alexiena, allons, suivez-moi, dit Paola. Alexiena, qui sentait plus de penchant pour l'aide-de-camp que pour Moëns, n'hésita point à se rendre à sa demande; en conséquence Paola, le favori et Alexiena montèrent aussitôt dans le yact impérial.

L'impératrice resta quelques momens à considérer l'adresse et la force de Jaguschinski; mais bientôt un soupir de Moëns la ramena vers lui. Éloignant toute réflexion, elle passa son bras sous le sien; une légère pression fit palpiter son cœur : sans y répondre, sans marquer la moindre colère de cette offense, ils se promenèrent uniquement occupés du sentiment qui les agitait.

Le hasard les conduisit vers le bosquet de Catherine, ils en firent plusieurs fois le tour : poussés par la fatalité, ils y entrèrent; la Czarine s'assit sur le siége de gazon réservé pour elle seule : mais, entraînée par son penchant, elle fit signe à Moëns de se placer à ses pieds : heureux d'un tel ordre, il obéit avec le plus vif empressement.

La lune éclairait la belle figure de Démétrius, Catherine la regardait avec la plus vive émotion, une expression touchante la rendait encore plus séduisante : l'impératrice, attendrie, dévorée d'amour de jalousie, succombant sous le poids des sensations qui l'oppressaient, détourna la tête, et se mit à fondre en larmes.

— Oh, ne me privez pas du bonheur de vous contempler, dit Moëns d'un ton plaintif, et tombant à genoux : laissez-moi encore m'enivrer de ces charmes que j'idolâtre : bientôt, hélas ! bientôt, le pour-

rai-je sans crime! Dans trois jours, madame, dans trois jours je ne m'appartiendrai plus.... —Cher, bien cher Démétrius, tu vois ma faiblesse; vois ces larmes, elles t'en disent plus que toutes les paroles..... laisse-moi.... je me crains moi-même..... je crains cette passion qui m'entraîne..... laisse-moi.... oui, j'aime à te le répéter.... je partage tes sentimens.... ils charmeront ma vie.... mais remplis les devoirs qui te sont imposés.... remplis-les en homme d'honneur! Démétrius, ô mon ami, Catherine t'en fait la promesse, jamais, jamais elle ne t'oubliera.... toujours tu me seras présent.... et ton nom, Démétrius, ton nom sera le dernier que ma bouche prononcera... Que nous feront les distances qui vont nous séparer? nos âmes ne seront-elles pas toujours unies!...dis...rassure-moi, m'aimeras-tu toujours?...—Oui, madame; oui, femme adorée, je vous serai toujours fidèle...

— Toujours ! toujours ! ah, répète encore ce mot si doux !... Démétrius le répéta cent fois.... Catherine, la main posée sur la tête de son amant, passait avec ivresse ses jolis doigts au travers des boucles de ses cheveux; Moëns, éperdu d'amour, saisit cette main chérie, la pressa sur son cœur palpitant; ses bras audacieux osèrent serrer ce corps charmant sur sa poitrine brûlante : enivré, ne se connaissant plus, ses lèvres amoureuses s'attachèrent aux lèvres tremblantes de Catherine : il lui prodigue les plus ardens baisers.... La Czarine, éperdue, au moment d'être entièrement coupable, se rappelle ses devoirs.... elle s'arrache de ses bras, en disant d'une voix attendrie :

— Laisse-moi, Démétrius, laisse-moi.... mon âme va s'échapper de mon sein.... laisse-moi.... je me sens mourir... Sa tête est appuyée sans force sur l'épaule de son amant.... Rendu à lui-même, à ce qu'il

doit à sa souveraine, bien qu'il l'adore, il la soutient, et la respecte... Cependant est il seul, sans aucun témoin. — Un seul et dernier baiser, dit-il, un seul.... après, que la mort m'atteigne, me frappe, je ne me plaindrai pas.... Catherine cède. Moëns le savoure avec délices.... à jamais, ajoute-t-il, à jamais, trop chère et trop aimée Catherine... Un bruit de pas précipités le glace de terreur, il tremble, non pour lui, mais pour celle qu'il adore, qui est là sur son sein, inanimée, presque mourante.

Un homme furieux s'élance, et saisissant Catherine avec emportement, s'écrie : — Misérable! d'où te vient tant d'audace! quoi! tu ose sserrer l'impératrice dans tes bras! malheureux. A la voix tonnante de son époux, la Czarine ouvrit les yeux; pâle, glacée de crainte, elle veut tomber à ses genoux, il la repousse avec violence.... — Éloigne-toi, perfide, dit-il; mais trem-

ble! crains ma vengeance. — Sire, s'écrie Démétrius, les apparences accusent l'impératrice..... moi seul suis coupable. La Czarine s'est trouvée indisposée.... j'ai dû la secourir..... — Audacieux, répondit Pierre en agitant le fer dont sa main était armée.... remets sur-le-champ ton épée à Jaguschinski. — A Jaguschinski! — Oui, je le veux, obéis. — O Pierre, répond Catherine, j'ose vous assurer que Moëns est innocent... j'en atteste le ciel... — Oses-tu, femme sans pudeur, attester le ciel, témoin de ton offense? Retire-toi, ou crains les effets de mon trop juste courroux. — Daignez m'écouter, sire. — Silence! tu répondras quand je t'interrogerai: mais, avant de t'éloigner, nomme ici, nomme à l'instant les complices de cet horrible attentat? —Des complices, sire, Votre Majesté n'en peut trouver : car moi seule je serais coupable? Croyant que Catherine le brave,

le Czar se livre à tout ce que la colère a de de plus hideux : il meurtrit le sein de celle qu'il a tant aimée ; Démétrius, indigné, sans perdre le respect qu'il doit à son maître, se place entre Catherine et lui. — Sire, dit-il avec noblesse et dignité, je ne souffrirai pas que l'impératrice soit encore victime de votre violence.... Avant qu'elle puisse l'atteindre de nouveau, mon corps sera percé de mille coups.... Sire, j'oserai protéger et défendre ma souveraine ! Le Czar va frapper du fer meurtrier cet être généreux, Catherine s'y oppose, en se précipitant dans les bras de son époux, et retenant avec force l'arme homicide ; mais il rejette la Czarine loin de lui : après quelques instans de silence, Pierre dit : — Rendez votre épée, Moëns, et suivez Jaguschinski. De Lacroix la dépose aux pieds de l'empereur : le favori, à qui le Czar a dit quelques mots, conduisit le chambellan au

palais d'hiver pour y être gardé étroitement jusqu'au moment où Pierre l'interrogerait.

Alexiena et madame de Balk accoururent au tumulte qu'elles entendirent : quel spectacle frappa les regards de l'aimable Paola? Sa bienfaitrice, sa maîtresse couverte de sang et inondée de larmes; elle s'en approche avec vivacité, la soulève, et l'entraîne dans son appartement.

A peine y furent-elles entrées qu'un officier se présenta, et signifia à madame de Balk un ordre de l'arrêter. — O Dieu! quelle injustice et quelle cruauté, s'écrie Catherine! Je vais trouver le Czar, je vais prendre votre défense, chère Paola, restez ici, et m'attendez. — Madame, l'empereur m'a commandé de ne pas vous laisser sortir ce soir!.... Vous savez, madame, qu'il est impossible de résister à ses volontés....

Si vous daignez m'en croire, demain son esprit sera plus calme et plus en état d'écouter ce que vous voudrez dire en faveur de madame. — Chère Paola, il a raison... allez mon amie, allez. Soumettons-nous; mais soyez certaine que je ne vous abandonnerai point : je veillerai sur vous : j'affronterai s'il le faut sa colère et ses emportemens! — Hélas! puis-je vous quitter dans l'état où je vous vois, madame? — Cela ne sera rien. Que sont des peines physiques auprès de celles de l'âme? Démétrius, dit-elle à voix basse, malheureux Démétrius!

L'impératrice embrassa son amie à plusieurs reprises, la pressa sur son sein avec tendresse : adieu, mon amie, répétait-elle, adieu, soumettons-nous au sort cruel qui nous poursuit. Paola tomba à genoux, et, saisissant la main de la Czarine, la baisa tendrement en la mouillant de pleurs; craignant de manquer de constance et de fer-

meté, elle se releva, et s'enfuit précipitamment.

Aussitôt le départ de Paola, Catherine fondit en larmes : pouvait-elle ne pas se reprocher le malheur qui venait d'accabler cette famille ? pouvait-elle ne pas voir que sa fatale imprudence l'avait perdue ? Mais ce qui augmentait son désespoir c'était la triste certitude que son âme était souillée du crime de l'ingratitude la plus noire : du crime affreux d'avoir manqué à tous les devoirs que l'honneur, la religion, l'hymen lui imposaient; et surtout d'avoir causé la perte certaine de deux êtres aimables et généreux. N'avait-elle pas offensé le titre sacré de mère ? Titre que son funeste aveu venait de flétrir sans retour ! Comment oser lever ses regards vers ses filles à peine dans l'âge heureux de l'adolescence ? N'aurait-elle point dû étouffer cet amour dans sa naissance ? L'avait-elle combattu ? Non ; et

ce jeune homme, pour prix de sa coupable faiblesse, va peut-être, hélas, recevoir une mort ignominieuse et cruelle!

Ces tristes pensées redoublaient le désespoir de Catherine: Alexiena, peu touchée de l'incident qui venait d'arriver, soit timidité, ou soit quelque autre motif, gardait le plus profond silence, et n'essayait même pas à faire entendre la plus faible consolation à l'âme déchirée de sa souveraine.

L'impératrice ne le souhaitait point : criminelle, et pourtant chérissant son crime, elle eût cru l'augmenter encore si ses lèvres en eussent laissé échapper le moindre mot; d'ailleurs pouvait-elle flétrir l'âme de cette jeune fille, en lui dévoilant un amour que l'honneur et ses devoirs réprouvaient? la Czarine le retint tout entier dans le fond de son cœur!.. Ah, ce n'est plus le moment d'en caresser les séduisantes illusions! il faut sauver Moëns... il faut le défendre près

d'un époux offensé cruellement... ah, l'osera-t-elle ! osera-t-elle soutenir le regard foudroyant de l'empereur ! sa voix ne glacera-t-elle point sa timide voix !.. N'importe, dût le Czar lui arracher la vie, dussent les plus affreux tourmens être son partage, elle doit tout tenter pour sauver Démétrius et Paola.

Le lendemain, le premier soin de Catherine fut d'envoyer prier le monarque d'avoir la bonté de passer chez elle : point de réponse. Effrayée de ce refus, elle se hasarde à se rendre à l'appartement de son époux.

Les ordres étaient précis, un garde lui en refusa l'entrée; en vain elle insiste, en vain elle prie, élève la voix, tout est inutile; rien ne peut lui faire enfreindre la consigne qu'il a reçue : Jaguschinski, entendant cette discussion, accourt et lui réitère la volonté de son maître : plusieurs fois elle renouvela cette tentative, ce fut toujours même refus.

Le Czar était doublement irrité, il n'avait pu vaincre ce qu'il nommait l'obstination de Moëns : après l'avoir fait enfermer par le farouche Jaguschinski dans un appartement du palais d'hiver, (1) Pierre s'y rendit pour l'interroger : déjà trois jours s'étaient écoulés sans avoir rien produit qui pût satisfaire sa vengeance, Démétrius ne pouvant sans blesser l'honneur répondre aux questions que lui adressait le Czar.

Pour frapper plus sûrement les coupables, l'empereur résolut de tenter un dernier effort afin d'obtenir un aveu formel de sa liaison avec Catherine : cette fois il s'y rendit avec le favori : résigné à souffrir les plus cruels traitemens, ce jeune homme ne pouvait et ne devait trahir celle qu'il adorait, et dont il était certain d'être aimé.

La figure du Czar respirait la colère,

(1) Historique.

lorsqu'il entra dans la chambre du prisonnier; celui-ci, quoique pâle, montrait sur son noble visage la paix et la sérénité : Jaguschinski feignit d'en être indigné : —Sire, dit-il, cet homme semble vous braver..... regardez ses traits, ils respirent l'audace. —Bravera-t-il la mort avec cette même témérité! — La mort, sire, et même les tourmens... s'il faut, pour obtenir la vie, flétrir celle d'une femme que je respecte, et dont j'honore le caractère et la vertu! oui, sire, je la braverai. — Malheureux, j'essaierai ton courage!.. — Je suis prêt, et ne crains rien. Mon âme est tranquille: si j'ai commis quelques fautes, la clémence du Tout-Puissant est infinie! — La clémence du ciel! il venge les injures des sujets envers leurs monarques: placés sur le trône par la main de l'Éternel, nous sommes ici bas les représentans de sa puissance immuable: il doit punir celui qui nous offense. — Sire, je ne puis me faire

illusion; je sais quel est le sort que vous me préparez, je l'attends sans crainte... cependant, j'ose croire, j'ose espérer que le Dieu que nous adorons regarde d'un même œil toutes ses créatures : les rois, ayant eu plus de devoirs à remplir, seront jugés plus sévèrement, n'en doutez pas! Eh! le sang innocent répandu par leurs ordres cruels, qui le vengerait si le ciel n'en prenait la défense? ces longs supplices inventés par leur cruauté, ces morts lentes et douloureuses, qui les vengerait? Serait-ce la poussière des tombeaux? Seraient-ce les mânes errans, désolés de leurs victimes! Non, non. Sire, au jour de l'éternité elle se présenteront à leurs bourreaux resplendissantes de bonheur et de gloire; le tyran étonné baissera son farouche regard... Jaguschinski, vous semblez étonné de ce langage dans la bouche d'un soldat... il est étrange, j'en conviens; mais depuis trois jours je me prépare à la

mort.... — Trève de ces discours insensés, dit le Czar : je viens ici t'offrir ta grâce, la vie... même une récompense : l'hymen d'Alexiena avec Moëns ne sera pas rompu, s'il déclare avec franchise quel espèce d'intérêt Catherine prend à lui. — L'hymen d'Alexiena est rompu, sire, je le dis à Votre Majesté; cette jeune fille ne pourrait avoir confiance en son époux, accusé du crime d'en aimer une autre qu'elle. Sire, je le refuse. Je ne puis donner mon coeur à la fille de l'amiral: j'aime, et j'emporterai dans la tombe et mon amour et mon profond attachement. — Ainsi tu rejettes mes bontés, la grâce que je viens t'offrir ! — J'en suis indigne. — Tu osas lever les yeux sur l'épouse de ton souverain? — Oui, sire, oui, j'osai adorer l'impératrice..... il m'est doux de mourir l'âme et le coeur occupés de sa touchante image : mais, sire, la Czarine ignore mon audace, mon crime... elle m'eût chassé

de sa présence... Ah, pouvais-je aimer un être plus parfait? — Cependant, on dit t'avoir vu à ses pieds. — Jaguschinski, respecte l'épouse de ton maître, et ne la flétris point en osant prononcer son nom; il est vrai, sire, j'étais à ses pieds... je la suppliais d'intercéder en ma faveur auprès de votre Majesté, afin que ce mariage qu'elle ordonnait ne pût avoir lieu... — Ainsi ces promenades nocturnes étaient innocentes? cette tête penchée sur ton épaule y fut placée sans intention coupable? — Sire, le crime ne se trouve que dans des esprits prévenus, que dans des cœurs qui le souhaitent: je le répète, l'impératrice ne connaît pas mon crime! peut-être mes regards, ma douleur ont pu la toucher..... la compassion n'est pas l'amour... sensible, peut être ma souffrance a pu l'intéresser... — On m'a raconté que dans les montagnes de Perse tu trouvas le moyen de lui parler? — Le hasard conduisit

la Czarine non loin de l'endroit où mon cheval et moi nous nous rafraîchissions..... je la vis... mon âme fût transportée... quel est celui qui eût refusé ce bonheur? Je fuyais, ignorant que j'étais près d'elle; me croyant un officier de votre armée, elle m'appella: sa voix retentit jusqu'à mon cœur et m'ôta le désir de m'éloigner... je m'arrêtai, et m'enivrai de ses doux regards... Oui, sire, voilà mon crime, je l'aime, rien, que le trépas, n'éteindra mon amour... — Tu l'obtiendras... bientôt.. ton souhait sera rempli. Tu ne veux pas avouer les torts de Catherine, tu refuses Alexiena... cette discrétion ajoute encore à son crime, au tien... — Si j'étais assez lâche pour racheter ma vie par un mensonge, je ne mériterais que la honte, que le mépris... Czar de Russie, ton arrêt ne me surprendra pas, j'y suis préparé. — La foudre va tomber sur ta tête; cette constance sera peut-être ébranlée par les

supplices, par une mort ignominieuse... L'échafaud sera l'écueil de cette fermeté mal soutenue... ta sœur... ta complice le partagera... — Ma sœur, ô ciel! — Déjà tu pâlis! — J'en conviens, mais ce n'est pas pour moi... Pierre, je jure devant Dieu que ma sœur n'est pas coupable! — Catherine l'est donc! — Ni l'une ni l'autre. — Qu'importe! ta sœur aura moins de courage, sans doute. En la voyant dans la main des bourreaux tu imploreras ma clémence, rien ne la sauvera... — Malheureuse Paola! ô ma sœur! infortunée! non... non... je ne puis te sauver!.. Barbare! s'il te faut jusqu'à la dernière goutte de mon sang, verse-le, je le verrai couler sans me plaindre... mais épargne, épargne ma déplorable sœur... Je n'en rougis point, Czar, je tombe à tes genoux, épargne-la... cette action est indigne d'un homme... de moi... pour une sœur chérie je puis m'humilier sans rougir...— Dis

quels étaient les discours de Catherine lorsque vous étiez seuls ? se plaignait-elle de mes mauvais traitemens? parlait-elle d'Alexandra ? — Jamais je ne lui ai entendu prononcer le nom de cette femme? — De cette femme, audacieux ! elle fut à moi, respecte-la. — Sire, je garderai le silence sur elle, c'est tout ce que je puis faire. — Tu persistes à ne rien avouer ? — Sire, j'ai dit ce que je devais dire : je n'irai point, par faiblesse ou par crainte, trahir la vérité. — Viens Jaguschinski : jeune téméraire, bientôt tu réclameras ma pitié, ma commisération, je serai sourd à tes cris, à tes larmes, à tes prières. — Sire, on ne peut mourir qu'une fois : je saurai souffrir les maux qui vont m'accabler, n'en doutez pas. Le Czar jeta un regard furieux sur Démétrius, et sortit enflamé de rage et de courroux.

CHAPITRE X.

CATHERINE, plongée dans la plus amère douleur, ne pouvait être d'aucun secours à sa malheureuse amie : chaque jour on l'instruisait de la marche des interrogatoires qu'on faisait subir à la sœur et au frère; les bruits les plus sinistres se répandaient : que faire? que devenir ! à qui avoir recours dans une telle conjoncture? à qui confier ses chagrins cuisans? pourra-t-elle dire jamais le tourment qui la dévore! Livrée à la plus cruelle incertitude, repassant dans sa triste mémoire ceux qui méritent sa confiance : elle se décida pour le prince Menzikof.

Observée, entourée de personnes chargées par l'empereur de rendre un compte exact de toutes ses actions, quel moyen employer pour instruire son ancien et unique ami, du désir qu'elle a de l'entretenir sans témoins? cependant, il le faut, le danger presse, ceux qu'elle aime sont sous le glaive meurtrier; elle connaît sa prudence, l'attachement qu'il a pour elle, ainsi elle peut sans crainte lui dévoiler ce qui se passe dans son âme déchirée.

Bravant la colère de son époux pour une cause qui lui semble sacrée, se jugeant indigne de l'estime de l'univers si elle pouvait être assez faible pour abandonner ceux qui se sont exposés pour elle, la Czarine attendit avec la plus vive impatience qu'il vînt lui rendre ses devoirs; alors elle lui demanda un moment d'entretien, un officier de l'empereur voulut la suivre : — Restez, dit-elle, restez, je ne puis vous per-

mettre de m'accompagner. — Mais le Czar me l'a ordonné. — Ne craignez rien, vous pouvez dire mon refus, je saurai attirer sur moi les effets de son courroux. Elle passa dans son cabinet sans l'écouter plus longtemps.

— Menzikof, ô mon seul ami, dit-elle en joignant les mains, vous savez quels mortels chagrins j'éprouve... hélas! je ne puis les secourir!.. c'est sur vous que j'ai compté... tâchez de voir ce jeune infortuné... dites-lui qu'il m'accuse, s'il le faut... dites-lui que sa mort causera la mienne... Menzikof, qu'il sauve sa vie, je le lui demande... mon ami, priez-le en mon nom... Chère et malheureuse Paola... quel sera ton sort!.. tâchez de parvenir jusqu'à elle, portez-lui quelques consolations...... à lui surtout..... Menzikof, si vous avez de l'amitié pour moi, rendez-moi ce service... Ah! si vous pouviez intercéder pour eux! si vous pouviez

les arracher à cette mort qui les attend! qui sait, hélas! s'il ne sont pas condamnés! dites, mon ami, dites, avez-vous quelque espérance? — Je ne puis vous rien répondre, madame: le plus profond secret règne sur l'espèce de châtiment que le Czar leur réserve : cependant, on a lieu de penser que l'empereur sera sévère, bien sévère à leur égard.—Oseriez vous parler en leur faveur, Menzikof? — Le puis-je, madame, dit-il avec un regard pénétrant et sérieux. — J'ai tort : au moins ne me refusez pas la grâce de les voir, s'il vous est possible : encouragez-les si vous parvenez jusqu'à eux! quelle doit être leur situation!.... qu'ils sont à plaindre! et je ne puis rien, je n'ai pour leur défense que des larmes inutiles! Menzikof, je vousconfie mon honneur, ma vie... ma vie désormais pleine d'amertume si je viens à le perdre! — Ah, Catherine, Catherine, quel langage: devait-il sortir de

vos lèvres!.. — Alexandre, que puis-je vous répondre! vous possédez la confiance de l'empereur, prenez un prétexte quelconque..... voyez-les... je vous en supplie..... — Dois-je le tromper, madame, et me rendre complice d'un crime? — Menzikof, cruel Menzikof? — Que n'avez-vous suivi les conseils que j'osai vous donner jadis! — Hélas! — Vous voyez jusqu'où entraîne l'oubli des devoirs sacrés que le ciel impose aux humains... les larmes, la douleur, le désespoir, à l'avenir, seront votre partage! — Oui, Menzikof, oui, le désespoir..... s'il meurt, jamais je ne l'oublierai... Ah, tentez l'impossible pour les approcher et pour leur donner quelques consolations... dites ma profonde douleur, dites quel est le désespoir de la malheureuse Catherine. — Madame, je vais tâcher d'obtenir de l'empereur la permission de me rendre auprès de Moëns... — La permission de mon époux!

— Madame... — De l'empereur... ô Dieu... je m'égarais..... allez, cher prince, allez. — Ce que vous exigez de mon amitié, madame, me coûte, je le dis avec franchise; non que je craigne d'affronter un danger... mais vous me forcerez à une action indigne de moi... — Ah, Dieu! — Je vous servirai pourtant, madame : je ne me permets un reproche qu'ayant pris la ferme résolution de remplir vos désirs : daignez madame, daignez compter sur moi. — Vous le verrez aujourd'hui, Menzikof? — O faiblesse! ô femme dont j'admirai le noble caractère, que tu es déchue! — Oui, oui, je suis tombée! oui, je déteste mon amour... et je ne puis l'arracher de mon cœur..... laissez-moi rougir devant vous!.. — O passion fatale! est-ce là cette Catherine qui refusa dans les jours de malheurs la fortune, les richesses, le rang de l'infortuné chef des Cosaques; voilà celle qu'il fut forcé de res-

pecter, d'admirer... elle est tombée! — Le ciel venge le trépas de ce malheureux Mazeppa... laissez-moi gémir en silence, mais, volez, volez, près de ceux qui sont abandonnés... ah! j'en garderai une éternelle reconnaissance. — Je vous quitte, madame; mais écoutez les conseils d'un ami, cachez vos pleurs, cachez vos larmes, votre douleur, la cause en est impure et pourrait flétrir la vie de Catherine! — Que me fait l'opinion? je pleure, je désire le trépas..... — Et votre mémoire! — Que m'importe les discours des hommes, quand je ne serai plus? que feront-ils à ma froide poussière? ils ne la troubleront plus! perceront-ils l'obscurité répandue sur notre avenir? oseront-ils me poursuivre jusqu'aux pieds de l'Eternel? — Catherine, où vous égare votre folle passion?.. est-ce vous qui tenez un pareil langage?.. je le veux croire, la douleur a troublé vos esprits: je vous quitte, et

vais m'acquitter, s'il est possible, de l'importante mission que vous venez de confier à mes soins. — O mon ami, mon véritable ami, excusez ma faiblesse... mon cœur est aigri par les maux qu'il souffre..... excusez-moi. Menzikof ému se hâta de sortir, et se rendit à l'appartement du Czar.

L'empereur était entouré des juges nommés pour décider du sort de Paola et de Démétrius. Sa colère éclatait en discours violens et injurieux; le misérable, disait-il, a gardé le plus obstiné silence! J'ai voulu connoître ses complices, il se tait! Juges, c'est à vous à venger votre souverain de la désobéissance d'un sujet. — Sire, pardonnez à Menzikof s'il ose être d'un avis contraire à celui de Votre Majesté. Peut-être le coupable était-il intimidé par votre présence; peut-être n'a-t-il pas voulu s'expliquer devant Jaguschinski. — J'y fus seul plusieurs fois, Alexandre. — Czar, alors

j'affirme positivement qu'il tremble devant vous. Ne pourriez-vous, sire, charger ou le chef de la justice, ou le chancelier, de cette mission délicate ? — Il se taira devant eux. — Si vous le croyez, sire, je prendrais un moyen plus sûr; j'enverrais près de lui un homme qu'il estime, et l'engagerais à employer des moyens persuasifs envers le prisonnier. — Eh ! bien, je t'en charge, vas-y. — Moi, sire, moi ! je ne le puis. — Par quel motif? — J'observe à Votre Majesté, que si Moëns me confiait un secret, dussé-je encourir votre disgrâce, je ne le révélerais pas. Voilà, sire, le motif de mon refus : n'étant point un de ses juges, je dois refuser de l'interroger !... — Menzikof, je l'ordonne. — Sire, je refuse une seconde fois, à moins que vous ne me permettiez de taire ce qui pourrait être nuisible à sa cause : j'irai l'engager à dévoiler à ses juges la vérité toute entière; je l'exhorterai à se

montrer digne de pardon.... — De pardon! qu'il n'y compte point. Alexandre, surtout ne le promets pas. — Oserais-je me servir du nom de Votre Majesté. — Je connais ta prudence, Menzikof; je connais ton attachement à la gloire de ton maître, et suis certain que tu ne veux pas que rien la flétrisse, je te la confie : va mon ami, va près de ce perfide; sonde les replis de ce cœur corrompu. Tu connais le respect dû à ton souverain, ainsi je puis m'en rapporter entièrement à toi. Menzikof, quoique brûlant du désir de s'y rendre, fit encore quelques objections. Le Czar, impatienté, lui ordonna impérativement d'obéir, et lui donna sa signature, *Pitr.*, (1) afin que les verroux s'onvrissent pour lui. Le prince s'y rendit sur-le-champ, charmé d'avoir si bien réussi.

---

(1) Le Czar Pierre ne signait pas autrement.

Démétrius était résigné à son sort : en entendant ouvrir sa porte, il se leva avec noblesse et dignité, croyant que c'était l'empereur qui revenait encore le visiter ; il se retourne, et salue : quelle est sa surprise ? — Vous ici, Menzikof, s'écrie-t-il ?... Ici ! vous, prince ! Venez-vous en ce lieu comme ami, ou comme ennemi ? — J'y viens comme ami, Démétrius. — Ah ! daignez-vous asseoir près de moi.... daignez.... Moëns s'interrompit : — Je viens ici, reprend Menzikof à voix basse, pour vous témoigner le vif intérêt qu'une personne que je respecte et révère prend à votre malheureux sort.... Je viens en son nom vous ordonner de vous défendre, de l'accuser même, si cela peut sauver votre vie ; elle l'exige, et vous le commande. — Prince, remerciez l'être généreux qui daigne s'occuper de moi, remerciez-le de sa tendre sollicitude. Dites-lui que sa touchante bonté

répand un baume délicieux sur les plaies de mon triste cœur ; dites-lui que je souhaite et désire la mort.... Je le supplie seulement d'honorer d'une larme ma déplorable destinée..... Dites-lui que j'ai bravé mon tyran, que j'ai osé avouer mon amour ; oui, je l'ai fait pour sauver une gloire bien chère à mon cœur ; mais surtout pour hâter mon supplice ! Ah ! Menzikof, il me sera plus doux que celui que j'endure ! Quoi, si jeune, il me faut souhaiter le trépas... Plus de bonheur ! jamais !.... insensé ! il serait la honte de celle que j'idolâtre ! Non, il vaut mieux mourir ! Je ne vous demande, cher Menzikof, que de solliciter mon pardon ! Qu'il me soit accordé, et j'endurerai, sans me plaindre, les supplices qui me sont réservés !..... — Quoi ! jeune imprudent, vous avez avoué votre flamme criminelle ! — Oui, prince. — Et votre tête ne tomba pas à l'instant ? — Je dus, Menzikof, avouer

ma fatale erreur.... Il voulait m'arracher un secret qui n'était pas le mien ; à ma place qu'eussiez-vous fait ? Des délateurs m'ont trahi, des délateurs n'ont pas respecté.... J'ai du choisir le trépas, heureux de prouver à celle que j'aime, et qui daigne...— Silence, dit Alexandre en lui mettant la main sur la bouche, silence. On veut que vous viviez, ajouta-t-il ; on jure de ne pas vous survivre....—Il est trop tard, prince : cette tendre sollicitude m'arrache des pleurs ; vous les voyez, dites-lui que ce n'est que pour elle.... que les tourmens ne m'arracheront pas un soupir.... je mourrai en la bénissant.... Dieu, que je l'aime ! Menzikof, hélas ! si mon existence lui est chère, ah ! je dois la regretter... mais il n'est plus temps. J'en conviens, j'ai commis une imprudence ; je vais expier ma faute en mourant : je ne la reverrai plus, sans doute, prince ; remettez-lui cette bague de turquoises ;

elle appartînt à ma sœur ; je demande une dernière grâce, je supplie qu'elle soit gardée comme un souvenir du malheureux Démétrius.... Cette bague fut à.... Je priai Paola de s'en priver pour moi.... Je la connaissais, cent fois mes yeux avides la contemplèrent ornant les doigts que j'adorais. Qu'elle y reprenne sa place; dites que vous l'avez vue sur mon cœur.... Ah ! Menzikof, ne pourrai-je la voir une fois ? une seule et unique fois ! — Eh ! comment voudriez-vous qu'elle perdît l'estime, le respect et l'amour de l'univers pour vous donner cette satisfaction ? Il faut éloigner un tel désir de votre pensée.... il faut recueillir en vous même les sentimens que vous éprouvez, il vous faut répéter : je dois mourir pour sauver sa gloire ! Vous le ferez, Moëns ? — Oui, je le ferai, hélas! par instans ma faiblesse l'emporte..... Mon cœur, dévoré d'impatience, d'amour, de désespoir, semble vou-

loir s'échapper de mon sein, et briser les liens qui le retiennent; il l'admire.... il a soif de sa présence chérie : si je pouvais te voir, ô momens pleins de charmes! O noble et tendre amie, si mes derniers regards pouvaient se reposer sur les tiens! si je pouvais lire, dans tes yeux charmans, tes regrets touchans! Si je voyais couler tes larmes sur moi! Oh, si mes lèvres amoureuses pouvaient les recueillir! quelle ivresse! ô Démétrius, que tu bénirais ton destin! Alors ce jeune homme trop ardent cacha dans ses mains sa figure décolorée, et se mit à fondre en larmes. Menzikof se garda bien de troubler sa douleur; il est quelquefois si doux de répandre des pleurs!

Peu d'instans après, Moëns se leva vivement : — Vous voyez, prince, combien les passions rendent l'homme faible : qui m'eût dit, lorsque je traversais les plaines brûlantes de la Perse, lorsque j'affrontais mille

dangers sans éprouver la moindre crainte, qu'un jour ces yeux, ces yeux, autrefois si fiers, verseraient des larmes amères! Moi, moi! Démétrius! moi, qui adore la plus noble des femmes!..... Pardon, Menzikof, pardon, je m'égare.... je suis loin d'elle.... je ne la verrai plus.... et je vais mourir!.... Assurez-la, que le trépas ne me fera point pâlir... je me montrerai digne de l'intérêt, de la pitié qu'elle a pour moi.... mais je ne puis revenir sur le passé... j'ai confessé mon crime, et j'en attends la peine. Menzikof, portez mes derniers adieux, dites qu'à mon dernier soupir je penserai aux bontés dont on a daigné m'honorer.... Un nom révéré, bien cher, sera le dernier que mes lèvres balbutieront... même, dans le séjour de l'éternelle paix, mon âme, mon âme brûlante y gardera son souvenir.... oui, toujours... Prince, cette bague, vous la remettrez fidèlement aux mains de celle que je ne

puis nommer. J'ignore combien de jours je dois encore rester sur cette terre de misère.... Je n'ai plus de regrets : j'ai recueilli une douce assurance..... elle me plaint. Prince, adieu ; adieu, ami, laissez-moi m'occuper d'elle. Qui sait si je jouirai longtemps encore d'un tel bonheur ? Menzikof serra fortement la main de Démétrius, en disant : adieu, jeune et brave héros ; adieu, vous emporterez nos regrets, notre amitié sincère.... Embrassez-moi, embrassez-moi. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre : des pleurs mouillèrent les yeux du fier Menzikof... C'était sur un rival qu'elles coulaient..... O générosité !.... — J'admire votre courage, ajouta-t-il, cependant le sort en est jeté : subissez votre arrêt sans murmures.... fût-il injuste.... il est glorieux de mourir avec l'estime de l'univers.... cher Démétrius, elle vous suivra.... Je veillerai sur celle que nous respectons avec la soli-

citude d'un ami, d'un frère : comptez sur moi. — Ami, j'y compte, et j'emporte avec moi dans le cercueil cette promesse sacrée : Menzikof n'y manquera pas. — Non; que le ciel me punisse si je trahis le serment que je fais en cet instant. Ils s'embrassèrent encore, et Alexandre s'éloigna. Démétrius resta seul; mais sa solitude lui parut moins cruelle : Catherine s'était occupée de lui; Catherine lui ordonnait de vivre!.... Ces douces pensées remplirent son imagination d'une joie indéfinissable : le calme revint dans son âme, jusqu'à ce moment accablée de douleur. Un sommeil bienfaisant vint s'emparer de lui; Démétrius, plein de l'image de la Czarine, se coucha sur la paille qui lui servait de lit, et s'endormit paisiblement.

Menzikof se rendit le soir chez la Czarine; une cour nombreuse s'y trouvait rassemblée. L'empereur, pour jouir de la dou-

leur de celle qu'il ne voyait plus qu'avec indifférence, se plaisait à charger de noms odieux Démétrius et Paola. Ses projets de vengeance n'étaient plus un secret; il appuyait fortement sur les supplices qu'ils méritaient. La malheureuse Catherine ressentait tout les maux auxquels ces infortunés allaient être livrés : il fallait cependant dévorer ses larmes, sa douleur. Elle les retenait avec courage; mais hélas! elles retombaient sur son cœur déchiré. Pierre voyait sa contrainte, et s'applaudissait de sa vengeance.

Le prince eut avec le Czar un moment d'entretien secret : il chercha les moyens d'attendrir l'empereur; mais celui-ci, transporté de fureur de ne pouvoir dompter l'obstination de Moëns, résolut, pour abattre son courage et sa fierté, de le faire appliquer à la question. Menzikof combattit cette excessive rigueur, et prit la défense

de cet infortuné. Le Czar, ne voulant point céder ; et mécontent du zèle qu'il montrait, regagna son appartement pour songer aux moyens les plus prompts d'assouvir sa colère sur l'homme qui osait le braver.

Les yeux de Catherine suivaient les mouvemens de Menzikof. Lorsque le Czar fut sorti, il s'approcha d'une croisée, elle s'y rendit. Aussitôt, lui remettant l'anneau, il dit : Voilà ce qu'il vous prie de porter en mémoire de lui. — Ma bague ! pauvre infortuné ! Mon ami, je vous remercie. Elle ne me quittera plus ! Craignant d'être observée par les personnes qui remplissaient l'appartement, elle se hâta de retourner à sa place : bientôt elle témoigna le désir de prendre du repos : tout le monde se retira.

A peine fut-elle en liberté, que ses pleurs,

comprimés trop longtemps, se firent un passage, elle en arrosa le gage d'un amour si tendre et si malheureux. Qui m'eût dit que je te reverrais à ce cruel instant, disait-elle, toi qu'on nomma talisman de bonheur? Hélas, lorsque ma main en orna celle d'une amie, pensais-je qu'un infortuné ne s'en séparerait qu'au moment de son trépas! Ah! je te garderai! anathême et malheur sur celui qui osera l'arracher des doigts de ta déplorable amie.... Toutes ces réflexions et de plus douloureuses encore la privèrent de sommeil et de tranquillité.

Le lendemain l'anxiété la plus pénible fut son partage. On conduisait devant ses juges le jeune et malheureux Moëns : son sort devait être décidé dans ce même jour : que pouvait-elle espérer? Ne savait-elle pas que son époux avait juré sa perte? D'ailleurs qui oserait élever la voix en sa faveur?

Hélas! lui-même aurait-il les moyens de pouvoir se défendre?

Toute la journée se passa sans recevoir aucune nouvelle. Alexandre, mandé au tribunal, n'avait pu venir consoler sa malheuse amie : devait-il rouvrir une blessure cruelle? Mais l'attachement qu'il conservait pour elle lui fit un devoir de l'instruire du sort de Démétrius, afin qu'elle pût dérober sa douleur et son trouble aux regards pénétrans de son époux et de la cour.

L'accusé montra devant ses juges la même fermeté et le même courage; on l'interrogea, il se contenta de répondre : J'ai fait l'aveu de mon crime à l'empereur, il le connaît; bien plus, j'y persévère, et s'il me laissait la vie je n'y renoncerais même pas. Après cette déclaration, juges, vous devez prononcer. Votre conscience ne doit pas trembler; je suis coupable, j'en fais l'aveu : j'ai offensé mon maître dans ses plus

chères affections..... Je suis coupable..... Juges, s'écria le Czar, vous voyez son audace! il ose braver la majesté du trône, il ose l'insulter! — Il est coupable, dirent tous les juges à haute voix.

Le greffier fit une seconde lecture des griefs qu'on lui imputait. Moëns, sur plusieurs d'entre eux, garda encore le silence le plus obstiné. Alors les membres du tribunal, le Czar lui-même, déclarèrent que le manque de respect de l'accusé envers la majesté suprême, et pour l'auguste fonction dont ils étaient revêtus, méritait une punition sévère; en conséquence ils condamnèrent Démétrius à la question. Ils ajoutèrent qu'un crime plus grand, plus affreux, appelait sur le coupable toute la rigueur des lois, ils déclaraient donc à la Russie, à l'Europe, à l'univers, que Moëns, chambellan de l'impératrice Catherine, pour ses méfaits dans la charge honorable dont sa majesté avait

daigné le revêtir, méritait *la mort*. A cet arrêt, Démétrius, relevant sa belle tête avec noblesse, salua ses juges, et prononça distinctemement ces mots : — Je vous remercie, juges, vous avez surpassé mon espoir! Il se remit sur son siége avec la plus grande tranquillité.

L'empereur, satisfait de la promptitude du jugement, fit grâce de la question. Mais, voulant qu'il fût abreuvé de douleur, on ajouta que son corps serait exposé sur une roue, et sa tête attachée sur un poteau (1), afin qu'un tel exemple intimidât ceux qui oseraient manquer au respect dû aux souverains de la terre. Quelle grâce, murmura l'infortuné Démétrius, quelle grâce! Les gardes s'emparèrent de lui, et le reconduisirent dans la prison, en attendant l'exécution de son arrêt.

---

(1) Historique.

Sa sœur parut ensuite. Paola n'eut que des larmes pour réponse à tous les interrogatoires qui lui furent faits. On lui fit voir la liste des présens qu'elle avait reçus de ceux qui sollicitaient la faveur de son frère, connu dans toute la Russie pour jouir de la confiance de l'impératrice. A cette vue ses sanglots redoublèrent, elle ne pouvait et n'osait rien nier. Aussitôt elle fut condamnée à recevoir onze coups de knout sur la place publique; ensuite à être exilée en Sibérie pour sa vie entière.

A cette affreuse lecture, madame de Balk fit un cri; Catherine, dit-elle, Catherine, quel prix de mon attachement. Elle n'en put dire davantage, et s'évanouit! Hélas! sera-t-elle assez heureuse pour ne pas revoir la lumière du jour? sera-t-elle assez heureuse pour perdre la vie?.... Triste et malheureuse Paola, ceux qui t'aiment doi-

vent souhaiter que tes sens restent à jamais glacés.

Le prince Menzikof se hâta de se rendre chez Catherine. Attentive au moindre bruit, elle faisait tous ses efforts pour commander à sa vive émotion. Des pas précipités se font entendre; elle écoute; son cœur bat avec une telle force qu'il semble prèt à se déchirer. Que vais-je apprendre? dit-elle. La porte s'ouvre; pâle, tremblant, Menzikof paraît. Le regard de l'impératrice a deviné le malheureux destin de son amant... — Tout est fini, dit-elle en pâlissant? — Oui, madame, oui, tout est fini; mais remettez-vous, l'empereur me suit sans doute. — Tout est fini! ah Dieu! — Retenez vos larmes, cachez-les. — Oui; oui, je les cacherai. Tout est fini! sans retour? — Sans retour : il est condamné à mort... — Juste ciel! tu sais s'il mérite tant

cruauté. — Voici l'empereur, madame, contraignez-vous.

Le Czar parut. Catherine prit un visage calme ; celui de son époux respirait la satisfaction la plus vive. — Madame, dit-il, vous connaissez sans doute le sort de vos deux favoris ? — Menzikof arrive à l'instant, sire. — Eh bien, vous allez l'apprendre. Alors il lut à haute voix la sentence qui venait d'être prononcée.

Bien qu'elle éprouvât un désespoir mortel, la Czarine eut assez de force d'âme pour contraindre son affreuse agitation. Le regard fixé sur sa pâle figure, Pierre ne put distinguer aucun des mouvemens qui déchiraient son sein. Catherine, où puisas-tu ce courage surnaturel ? peut-on sans expirer à l'instant entendre l'arrêt de mort de l'être que l'on chérit ? tu l'entendis sans oser verser une larme. Oh, que ce triste cœur dut être froissé ! oh, quelles poignantes dou-

leurs il dut ressentir ! que tu fus à plaindre ! le trépas ne dure qu'un instant, mais survivre à ce qu'on aime est une douleur qui revient à tous les momens !

A la lecture de l'arrêt qui condamnait sa déplorable amie, la Czarine ne put se contenir plus longtemps : — Sire, dit-elle en tombant à ses genoux, et les pressant de ses mains tremblantes, sire, grâce, grâce pour Paola!.. infortunée ! quelle souffrance t'est destinée !.. ah sire, voyez mon désespoir... accordez moi sa vie... voilà donc le prix de son attachement à ma personne!... La mort, une mort affreuse! sire, je ne quitterai point cette posture que ma prière ne soit exaucée. Ah, daignez rappeller à votre mémoire les bontés que vous avez eues pour moi; mettez-y le sceau en me donnant la vie de cette femme infortunée. — Elle est coupable. — Sire, il est vrai... je vous demande sa grâce, parce que je le crains.....

— Non, madame, non, point de pardon, je suis trop offensé... — Sire, vous ordonnerez donc le trépas d'une femme? cette vengeance est-elle digne de Votre Majesté, elle dont le nom brille de tant de gloire aux regards de l'Europe étonnée? — Mes exploits, répond-t-il avec emportement, sont de punir des traîtres, des misérables. — Ah, sire! — Tais-toi, cesse d'intercéder pour ces perfides; toi-même, crains les effets de ma fureur... je pourrais... — Frappez, s'écrie Catherine désespérée, frappez celle qui ne peut abandonner son amie à l'instant du malheur... frappez celle qui ose braver votre courroux pour la défendre et pour l'arracher s'il est possible à la mort qui plane sur elle. Combien Catherine serait méprisable à vos yeux... abandonner ainsi ceux qui nous aimèrent... — Je te commande de garder le silence... tu m'importunes, tu n'obtiendras rien... je le jure... — Sire, sire, arrêtez.....

ne prononcez pas ce terrible serment..... j'aime encore à me flatter... non, vous ne serez pas inflexible... — Je le serai... éloigne-toi, et... le Czar la repousse. Catherine se traîne en pleurant sur les pas de son époux; il la rejette loin de lui... — *Tiens*, dit-il en brisant une glace de Venise, *tiens, il m'est aussi facile de te réduire en poudre que ce carreau... Autrefois matière vile, aujourd'hui ornement de ce palais il ne faut qu'un coup de ma main pour le rendre à son premier état.* — *Sa destruction*, répartit avec douceur Catherine, *est-elle un exploit digne de vous, et rend-t-elle votre palais plus magnifique?* l'empereur resta frappé de cette réponse : il regarde quelques minutes cette femme prosternée à ses pieds, (1) il la relève, l'embrasse, et sort sans rien ajouter. Quelques momens s'étaient à

---

(1) Historique.

pour vous. — Eh bien, je le suivrai dans la tombe, mon ami. — Vous appartenez-vous, madame? — J'appartiens à celui qui meurt pour moi. — Vous appartenez à votre époux... — Mon époux, un tyran. — Et vos enfans! — Mes enfans... sont heureux... infortuné Démétrius! disait-elle en pleurant, et collant sa bouche sur sa bague; Démétrius, bientôt je te rejoindrai... — Ainsi donc vous voulez toujours offenser les nœuds dont vous êtes liée?... ce langage est-il digne de Catherine? — Ah! Catherine a perdu son énergie, Catherine aujourd'hui regrette son obscurité. — Je vous promets de lui porter votre dernier adieu, mais vous vous contraindrez; vous déroberez à l'empereur les chagrins où vous êtes en proie... — Vous verrez mon cher Démétrius!.. assurez-le que bientôt j'irai le rejoindre... dites-lui qu'il m'attende dans le séjour de l'éternelle paix. ah! si mon âme pouvait y précéder la sienne...

quelles grâces je rendrais au ciel ! ô Pierre, peux-tu sans frémir faire trancher le cours d'une si chère existence !.. — Revenez à vous, Catherine. — Revenir à moi, quand il meurt ! pourquoi mon sang ne peut-il se glacer dans mon cœur ! si mes yeux pouvaient ne jamais se rouvrir ! — Catherine, voici le Czar. Ces mots firent l'effet de la foudre; l'impératrice revint à elle quelques momens après; elle se leva, et, tendant la main au prince, lui dit : — Vous le verrez, vous me l'avez promis. — Je ferai tout pour y parvenir, madame. Il sortit : elle resta seule avec sa douleur.

La nuit, Catherine la passa toute entière dans les larmes : sans cesse elle songeait aux momens heureux qui s'étaint écoulés pour ne jamais revenir : tantôt elle revoyait son amant, beau, jeune, lui taisant un amour que ses yeux décélaient : ses regards charmans, son imagination trop ardente les lui

retraçaient : elle entendait encore les nobles sons de sa voix harmonieuse lui redire : *Démétrius, Démétrius vient d'expirer pour toi!* oh, funeste pressentiment ! ami trop tendre, tu l'avais pressenti ; tu vas mourir dans les tourmens ! penses-tu à celle qui cause ton trépas ? tu la maudis peut-être ! oh, épargne-la! va, le plus malheureux n'est pas celui qui termine sa carrière, je te survivrai, Démétrius, je te survivrai ! hélas! mon existence ne sera désormais qu'une longue agonie. Quoi! je ne te verrai plus ; quoi ! mes yeux ne se fixeront plus sur les tiens ; est-il possible ? jamais ! ô douleur cruelle! ô mon cœur, mon triste cœur, quelle souffrance !.. on dirait qu'il va s'anéantir... et la malheureuse Czarine tomba sans mouvement.

La fraîcheur du matin, jointe à celle du parquet sur lequel Catherine est étendue, raniment ses sens ; elle ouvre les yeux :

sa raison est revenue; le souvenir de son malheur reste seul au fond de son âme: — Il est jour, dit-elle à voix basse, bientôt... adieu, toi que j'aime plus que moi-même, adieu... oh, si ma voix pouvait percer les murs de ta prison... si tu pouvais l'entendre.

La triste Czarine resta longtemps absorbée dans sa douleur: quelquefois elle se lève vivement, veut aller se jeter aux pieds de son époux, le supplier de lui faire partager le supplice de ses amis... d'autres fois elle voudrait trouver les moyens de terminer une existence insupportable: le désordre de ses idées se communique à ses mouvemens, à sa démarche: ce n'est plus cette noble Catherine, modèle de raison, de vertus, de grandeur d'âme: c'est une femme infortunée en proie à la plus violente des passions.

CHAPITRE XI.

Bientôt l'impératrice entendit l'immense cloche dont les sons ne résonnent que dans les solennités ou dans les exécutions extraordinaires. Le bruit du canon, le cliquetis des armes, tout lui annonce que le moment fatal n'est pas éloigné : en vain elle voudrait retenir ses larmes, son sein en est inondé, sa figure en est couverte..... qu'elle désire ardemment que son époux puisse les voir!.. il la punirait... et c'est une punition cruelle que son malheur la force à désirer. Vain espoir ! il faut souffrir ! dé-

plorable princesse, non, il ne t'est pas encore permis de mourir; non, tu dois vivre pour expier tes erreurs dans la souffrance et dans un désespoir toujours croissant.

La jeune Natalie accourut vers sa mère pour la prier d'assister à sa leçon de danse (1) : cette charmante enfant voulait la rendre témoin de ses progrès dans cet art gracieux. Catherine, bien qu'elle fût absorbée dans sa douleur poignante, suivit aussitôt la jeune princesse dans son appartement.

Un silence morne se répandit sur la place du palais: la Czarine sentit que ce devait être le moment funeste. Toute entière aux idées qui l'accablent, son regard suivait les mouvemens de sa fille, mais son cœur, mais son âme étaient errans auprès du malheureux Moëns. Tout à coup un cri perçant

(1) Historique.

lui échappe... le mot adieu est prononcé par ses lèvres tremblantes, elle veut encore articuler quelques mots, mais la nature, trop faible pour supporter le coup qu'elle vient de recevoir, s'anéantit enfin, et lui ravit l'usage de ses sens.

En revenant à la vie elle promena autour de la chambre un regard égaré, mais se contraignant aussitôt, elle affecta de sourire : cependant, pour ne pas se trahir, elle sortit précipitamment.

Grand Dieu, dit-elle en tombant à genoux, Dieu juste, il m'a semblé entendre sa voix me dire un dernier adieu ! oui mes yeux l'ont vu... je ne suis point le jouet d'une illusion. Oui, il était près de moi. Dieu, qu'il était pâle ! que son regard était touchant... ses lèvres décolorées souriaient... elles prononçaient... adieu, ma Catherine, adieu..... je l'entends encore... je le vois..... juste ciel, éloigne, éloigne cette image

chérie... je le sens, le désespoir va détruire ma faible raison... Catherine posa sa tête sur une table, et répandit des larmes qui soulagèrent son âme déchirée.

Bientôt, sentant ce qu'elle se devait, et rappelant son courage, elle devint plus calme. Ne fallait-il pas dérober à son époux sa douleur mortelle? la Czarine dévora ses pleurs et se prépara à soutenir sa présence avec dignité et résignation.

Quelques heures après le Czar se rendit chez elle; sa figure était sévère, les replis de son front soucieux, montraient assez que la colère agitait encore ses esprits. Madame, dit-il, je viens vous proposer une promenade, suivez-moi. — J'obéis, sire. Ils montèrent en voiture, et Pierre dirigea lui-même la course des chevaux.

N'ayant point voulu priver ses filles bien aimées de leur mère, le Czar cependant voulut se venger d'elle, et la punir de son

attachement criminel, il la conduisit donc sur la place même où venait d'expirer l'infortuné Moëns (1) : — Madame, dit-il, en lui montrant le poteau où se trouvait clouée cette tête charmante, madame, voilà ce qui reste de votre favori. Il regardait fixement Catherine, qui, surmontant sa cruelle émotion, répondit en poussant un profond soupir : *quel dommage qu'il y ait tant de corruption parmi les courtisans*! Jaguschinski était placé à peu de distance; c'était sa délation perfide qu'elle désignait par ces mots à double sens.

Loin de détourner la vue de ce spectacle sanglant, son cœur s'en repaît avec joie; elle désire si vivement le trépas! pourquoi la douleur ne peut-elle en avancer l'instant? Son regard est fixé sur cet échafaud teint d'un sang généreux! ses yeux parcourent

---

(1) Historique.

tes traits pâles, dècolorés... sa bèllè figure n'est pas changée, pensa-t-elle !.. je voulais te voir, noble ami... je te vois, je contemple ta bouche charmante... le sourire erre encore sur tes lèvres glacées... peut-être au moment du coup fatal songeas-tu à Catherine... Le croirais-tu, ombre chérie ? je m'enivre à longs traits de cette affreuse image ! Encore, si elle amenait la mort!.... Cher Démétrius, jamais elle ne s'effacera. Telles étaient les cruelles réflexions de l'amante de Moëns.

L'empereur ne put lui imputer aucune marque de désapprobation ; Catherine sut se contraindre : son visage fut calme mais son âme était brisée. En rentrant au palais, une fièvre ardente la saisit. On fut obligé de la transporter sur le champ dans son appartement, et de la mettre au lit.

La nuit, un délire affreux vint se joindre à la fièvre. Trop longtemps comprimée sa

douleur éclata. Elle ne craignait plus son époux, elle ne le connaissait plus : les cris, les maux de nerfs se succédaient à chaque instant, et, malgré l'art des médecins, on ne put calmer sa souffrance cruelle.

Voyez-vous, disait-elle dans son transport, voyez-vous Démétrius? le voilà! l'empereur lui a pardonné... non, Pierre, non, il n'est pas coupable... c'est moi qui l'aime!.. c'est moi qui brûle d'un amour malheureux... viens, noble ami.. viens.. je saurai te soustraire aux regards du méchant qui te poursuit... barbare Jaguschinski!.., plus barbare Pierre!.. Mais il ne peut t'atteindre... viens, ô mon ami, viens... Grand Dieu! quel est ce sang? c'est le tien, cher Démétrius! quelle main a pu le répandre? que vois-je!.. cette tête séparée du tronc... c'est la tienne! ô poignante douleur! qui m'arrachera de cet échafaud?.. hélas! il ne reste de toi qu'un corps inanimé : affreuse, horrible vue!....

Eloigne-toi... douloureux souvenir... C'est vous Moëns, c'est vous... ils me disaient... Approchez, que ma vue se fixe sur vous avec délices. C'est bien lui! voilà ses yeux si doux... cette belle chevelure n'est pas souillée de sang... non... cette bouche vermeille s'entr'ouvre... Silence, il me parle... écoutez... oui, je t'aime... oui, je me plais à te le répéter... fuyons, fuyons ensemble... quittons cette terre inhospitalière, fuyons un époux irrité... oui, Démétrius, je te suis.

On eut soin d'écarter l'empereur : peut-être dans sa fureur n'eût-il rien respecté; peut-être lui-même eût-il tranché la vie d'une épouse perfide, mais pourtant malheureuse. Quoi qu'il en soit, Pierre quitta Catherine, bien résolu de ne plus la traiter en épouse, et partit alors pour Schusselbourg.

La convalescence de la Czarine fut longue. Aussitôt qu'elle fut en état de recevoir, Men-

zikof se présenta ; elle l'accueillit avec un triste et doux sourire. — J'ai bien souffert, ami, dit-elle en lui offrant la main : que fait l'empereur? d'où vient ne reçois-je aucune nouvelle de lui? — Madame, votre époux est irrité : dans votre délire le nom d'un infortuné fut prononcé par vous..... — Je l'ai nommé. O bonheur! cher Démétrius, qu'il me sera doux de souffrir pour toi!... va je languirai juqu'au jour où mon âme rejoindra la tienne... Menzikof je veux vivre avec ma douleur, je veux sans cesse m'en entretenir... cette funeste maladie m'a privé d'un bien auquel j'eusse attaché mon bonheur. Hélas! il n'est plus temps... il ne me reste rien de lui... que cette bague..... — Que souhaitez-vous? — Je ne puis vous le dire... ce serait un sacrilége? O Démétrius, tes restes chéris furent la proie des vautours... ta tête charmante fut donnée en spectacle sur un poteau infâme! ô douleur,

douleur mortelle ! le mal est là ! Menzikof, ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur, le mal est là ! — Eh bien, Catherine, si un ami eût prévenu vos désirs, si ces restes précieux avaient reçu une honorable sépulture ? — Que dites-vous ? il serai vrai! Menzikof, mon ami, ne trompez pas mon triste cœur... est-il vrai?.. cher Moëns. — Oui, madame, j'ai su les soustraire à l'ignominie. Aidé d'un officier fidèle, la nuit nous les enlevâmes à l'échafaud ; maintenant le tombeau les recèle.... — Une question, mon ami, une seule ? — Laquelle ? — Non, jamais je ne pourrai prononcer ce que je veux.. non, ma bouche s'y refuse... Menzikof, aidez votre amie... voyez ses pleurs, son désespoir..... — Voudriez-vous les voir ? — Oui, oui, je le souhaite : où sont-ils ? — Dans la chapelle mortuaire de mon palais. — Aucun œil profane n'a pu les entrevoir ? — Non, madame. — Il n'y à que moi seule

qui puisse les regarder..... moi seule en ai le droit... ils m'appartiennent. — Entourés d'aromates précieux, un cercueil de chêne les renferme. — Ne pourrait-on en enlever cette tête qui me fut si chère? — Ah, madame, vous ne pouvez sans crime ravir au tombeau sa proie, vous ne le pouvez... — Au moins, je les verrai? — Vous les verrez, madame. Catherine, satisfaite de cette promesse assura son ami qu'elle ferait tous ses efforts pour surmonter sa profonde douleur.

Le besoin de revoir ce qui restait de son amant lui redonna des forces : bientôt elle fut en état de sortir. Toutes les fois que le prince paraissait dans son appartement, ses regards supplians semblaient solliciter cette grâce. Voyant sa perplexité, son inquiétude, Menzikof se décida à satisfaire sa tendresse.

Madame, dit-il un matin en entrant chez elle, Natalie est incommodée depuis

quelques jours ; elle vous supplie de disposer d'un moment en sa faveur...—J'irai, Menzikof, j'irai la voir aujourd'hui même. Peu d'instans après elle partit pour se rendre au palais de Menzikof.

Après s'être reposée quelques instans, elle témoigna le vif désir de visiter les embellissemens de ce palais, premier témoin de sa grandeur. Le prince, prenant son bras, se mit en devoir de lui faire connaître la chapelle, construite seulement depuis quelques années.

Ils descendirent les degrés qui conduisaient à la sépulture destinée aux Menzikof. En entrant dans ce triste lieu, un frisson mortel parcourut les veines de Catherine. C'est donc ici, dit-elle en s'appuyant sur une colonne,.... ici!... Ah! qui m'eût dit que je pleurerais sa fin déplorable?... Menzikof, où est-il ce jeune infortuné?—Voilà

sa tombe, madame. La Czarine s'en approche en tremblant, se met à genoux sur les marches qui l'environnent, et, posant son front sur le cercueil, elle répétait : Démétrius ! Démétrius ! je suis ici... près de toi!... Après avoir prié, se levant tout à coup avec vivacité, elle s'écrie : Menzikof, Menzikof, vous m'avez promis de me montrer sa froide dépouille. — Madame, je crains que vous ne puissiez soutenir un si cruel spectacle... il faut de la force, du courage... — Ah ! du courage j'en ai.... je lui survis.... mais, ô mon ami, ne me privez pas d'un tel bonheur ; ces reliques sacrées sont à l'infortunée Catherine, ne la privez pas d'une si chère vue...—Rappelez votre force, madame, priez le ciel qu'il ne punisse pas le sacrilége.... Alors Menzikof souleva le couvercle du cercueil. L'impératrice, émue, l'âme oppressée par sa poignante douleur, y porte avec respect ses tristes regards.... O Dieu,

dit-elle, le voilà! il n'est pas changé!.... Cher Démétrius, permets à ton amante de presser encore une fois tes lèvres glacées.... Elle s'avance. Moëns semble sommeiller; sa belle tête est rapprochée du tronc, les boucles de ses blonds cheveux ombragent sa noble figure. Il dort, dit Catherine à voix basse; oui, cher infortuné, tu dors.... hélas! pour ne jamais te réveiller.... Si tu pouvais m'entendre, me voir, quelle serait ta joie, car tu m'aimas, jeune infortuné... voilà ta récompense: Alors elle prend une boucle de ses beaux cheveux, la dérobe à la mort. Alexandre, dit-elle, je veux qu'il me reste ce faible souvenir... j'en avais besoin... mon ami, ne me blâmez pas. Satisfaite du larcin qu'elle fait à l'inévitable destruction, Catherine place cette boucle sur son cœur. Ame de Démétrius, ajouta-t-elle, pardonne au souhait criminel que j'osai former.... Pardonne. Je voulus sous-

traire à la tombe cette tête que j'adorai....
Oh, pardonne-moi.... je vivrai pour gémir et prier sur toi. Ame bienheureuse, veille sur celle qui te fus chère.... Supplie la céleste puissance de ne pas la laisser languir longtemps ici-bas! oui, je veux te rejoindre.... bientôt... mais, je te le promets, je te le jure, je ne ferai rien pour hâter le moment qui doit nous réunir.... c'est un crime.... pourrais-je m'approcher de toi, âme bienheureuse, si j'étais souillée par un tel forfait? O Démétrius!... ô mon bien aimé!... vois mes pleurs.... Adieu, adieu, toi que j'ai tant chéri.... Catherine monta sur les marches du tombeau, pencha sa tête sur le corps glacé de son amant, et pleura amèrement.... Adieu, chères et tristes dépouilles.... adieu... je ne vous verrai plus... Démétrius, c'est le dernier baiser d'une amante au désespoir.... reçois-le... Elle soulève la tête de Moëns, colle ses lèvres sur

la bouche de l'infortuné, et perd aussitôt le sentiment de son malheur.

Le prince se hâta de lui faire respirer des sels ; voyant l'inutilité de ses efforts, il prend Catherine dans ses bras, et l'emporte loin de ce lieu de douleur.

Le mouvement, la marche précipitée d'Alexandre la tirèrent de sa stupeur, elle ouvre les yeux, parcourt l'endroit où elle se trouve en disant : Où m'a-t-on transportée ? je croyais être près d'un cercueil... il me semblait que mes lèvres pressaient des lèvres bien chères.... je ne me trompais pas... oui, voilà ses cheveux... ils n'ont rien perdu de leur éclat, de leur beauté ; Menzikof, retirons-nous, il faut que j'apprenne à cacher ma douleur poignante ; toute entière en mon cœur, l'œil d'un profane mortel ne doit pas en apercevoir la trace.... elle en serait flétrie ! Moëns.... bien aimé Dé-

métrius, je serai fidèle à ta cendre, à ton souvenir ! Catherine rappela son courage, et, se recueillant en elle-même, quitta sur-le-champ le palais de Menzikof.

CHAPITRE XII.

Quelques jours après l'empereur arriva. Effrayée de son retour, la Czarine craignit ses reproches, sa conscience lui retraçait sans cesse sa faute. Malgré ses remords, malgré le regret quelle avait d'offenser son époux, elle ne pouvait bannir de sa pensée un trop cher et trop vif attachement. Devait-elle oublier cet infortuné? lui qui venait de se sacrifier pour elle; sa mémoire devait lui être sacrée à jamais. Pouvait-elle, sans frémir d'épouvante, se rappeler sa fin cruelle? Ses regards n'étaient-ils pas frap-

pés sans cesse par de lugubres tableaux? Ah, jamais, jamais cet être malheureux ne devait être banni de sa pensée et de son cœur.

Peu de jours après cet événement, Pierre se rendit à l'appartement de Catherine. Il fit signe à tout le monde de sortir, ne voulant aucun témoin de la conversation qui devait avoir lieu.

La triste impératrice devint tremblante : sans remarquer son émotion, le Czar, vivement préoccupé, se promenait à grands pas. Tout à coup il s'arrête : Catherine baissa vers la terre son regard intimidé. Après quelques instans de silence, Pierre lui dit avec la plus grande sévérité : Vous savez, madame, ce que j'ai fait pour vous, vous le savez : devais-je m'attendre à être payé par la plus noire ingratitude? devais-je penser que la femme d'un soldat... celle ma main protectrice retira du néant,

brûlerait un jour d'une flamme criminelle ?.. j'aurais pu t'arracher la vie, perfide, j'aurais pu me venger.... mais je n'ai pas voulu déshonorer la mère de mes enfans... j'aurais pu répandre ton sang.... Je l'ai voulu !... un sang autrefois bien cher s'est élevé entre la mort et toi... il a plaidé ta cause, je t'ai fait grâce de la vie... A l'avenir, je ne me rendrai plus dans votre appartement qu'aux heures où la cour s'y rendra : quelles que soient ma conduite, mes liaisons, je vous défends de laisser échapper une seule plainte. Que cette sévérité soit le commencement du châtiment que vous méritez; que vos remords me vengent s'il vous reste assez de vertu pour en éprouver...— Sire, épargnez-moi ! — Je l'ai fait; tu vis ! la mort devait punir ton forfait.— Je l'ai déjà expié... je l'expierai longtemps, j'ai mérité votre haine. Ah, si vous connaissiez mes regrets.... — Je ne veux pas les connaître. Je vous ai signifi

ma volonté, conformez-vous à mes ordres. A l'avenir étrangers l'un à l'autre je ne verrai en cette Catherine tant aimée jadis que la femme adultère. — Sire, je ne le suis pas, j'en jure par vous.... par mes filles bien aimées.... — Ton cœur est flétri.... un autre amour l'a corrompu.... tu as encouru ma haine; ma haine planera sur ta tête jusqu'à ton dernier soupir. — Ah, révoquez, je vous en conjure, ce cruel anathème.... pardonnez, pardonnez à mon repentir.... — Pierre jamais n'a connu cette faiblesse, Pierre ne pardonne pas les offenses faites à son rang, à sa personne. Vos filles ignoreront pourtant le crime de celle qui leur donna le jour. Souillerais-je leur pureté en dévoilant votre affreuse conduite? Soumettez-vous à votre sort : il est encore trop doux, et votre faute méritait une punition exemplaire. Désormais tout est fini entre nous; je ne vois plus en vous

qu'une femme étrangère. Ne promettez votre protection à personne, vos recommandations seraient les moins écoutées. N'attendez rien de moi, et surtout ne m'adressez aucunes prières, elles seraient rejetées. Ainsi ne vous exposez pas à des refus.

Le Czar sortit sans jeter un regard sur l'infortunée Catherine. Hélas! elle méritait cette disgrâce; elle s'y soumit, bénissant, admirant encore la générosité du prince, qui jusqu'à cet instant avait montré à l'Europe l'inflexibilité de son âme et de son caractère.

Jaguschinski, heureux d'être parvenu à perdre la Czarine dans l'esprit de l'empereur, renoua bientôt l'intrigue d'Alexandra avec ce prince. Plus fière, plus impérieuse que jamais, cette femme eut l'adresse de rallumer des feux éteints, et de triompher de la prévention du Czar, qui, faible, en

devint plus épris que jamais. Les courtisans ne purent ignorer qu'il avait abandonné l'impératrice; tous se prosternèrent aux pieds de la brillante Cantemir. Elle-même se flatta que ses plans allaient enfin recevoir leur exécution, et que son front orgueilleux serait orné incessamment du bandeau impérial des monarques russes.

Catherine, reléguée dans son appartement, voyait, sans nul déplaisir, son isolement; elle pouvait gémir en silence, sans témoins, exhaler ses regrets. Bien qu'elle voulût bannir de sa mémoire et le nom et les traits de l'infortuné, ils s'y retraçaient sans cesse : ses enfans seuls l'attachaient encore à la vie; pour son époux, les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il daignât lui adresser un mot, un seul regard. Cette conduite déchirait son âme, elle se rappelait combien elle était coupable; alors ses larmes recommençaient à couler.

L'empereur ressentait loin d'elle un vide, un ennui dont il ne pouvait se défendre : cette confiance illimitée qu'il avait en elle, Alexandra ne l'obtenait pas. Toujours inconsidérée, frivole, examinait-elle dans leurs moindres détails les vastes travaux et les vastes projets de son amant? Catherine, au contraire, les connaissait tous, et savait les expliquer : quelquefois elle osait combattre l'opinion du Czar qui, s'il apercevait que ses raisonnemens étaient justes, s'empressait de s'y rendre en rectifiant même les erreurs qu'il avait pu commettre; mais Alexandra, sans cesse occupée de sa beauté, de sa toilette, ne pouvait que captiver les sens de l'empereur.

L'âme du Czar était profondément blessée; mais, n'osant revenir sur la parole qu'il avait donnée, voulant dérober à tous les yeux son profond attachement pour celle qui l'avait trahi, il gémissait en silence. Com-

ment en effet pouvait-il effacer de son souvenir vingt ans de soins, vingt ans d'un dévouement sans bornes et d'une tendresse éprouvée? Ah! malheur, malheur à celui qui peut sans regret rompre des nœuds tissus par l'amitié et par l'amour! malheur à l'ingrat qui ne trouve pas dans sa mémoire quelque vertu, quelque qualité de l'objet qu'il aima!

Pierre sentait sa santé s'affaiblir. Soit indifférence, ou plutôt soit qu'il ne voulût pas effrayer ceux qui l'entouraient, il cache ses souffrances. Toujours actif, toujours occupé d'assurer le sort de ses peuples et de ses nombreux états, peut-être croyait-il, par d'assidus travaux, dompter les tourmens qu'il endurait.

Un usage consacré de temps immémorial, une cérémonie à laquelle les peuples russes attachent la plus grande importance, la bénédiction des eaux, exigea la présence de

l'empereur, bien qu'il fût déjà malade. Le temps était superbe, mais excessivement froid, on cassa la glace. Un nombre considérable d'enfans furent baptisés ; on récita les prières usitées dans ce jour solennel. Le Czar fit la revue de ses troupes rangées en haie sur les eaux immobiles et glacées de la Newa ; il parut satisfait de leur tenue, de leur discipline sévère, les félicita, leur fit une harangue paternelle ; les cris du peuple, des soldats répétèrent mille et mille fois : *vive notre empereur, vive notre père!* Vœux impuissans! hélas! peuple infortuné, tes cris de joie vont se changer en pleurs, en gémissemens!

Le froid était excessif : Pierre, déjà souffrant, gagna un rhume affreux. Peu sensible aux jouissances de la vie et du luxe, il resta pendant toute la cérémonie les pieds dans la neige et dans la glace (1). Une fièvre

(1) *Mémoires de Russie.*

interne le dévorait, elle en acquit plus de force, et mina la constitution du Czar, fatiguée par d'immenses travaux, par quelques débauches et par un chagrin profond dont tous ses efforts ne pouvaient triompher.

Jaguschinski ne quittait pas le lit de son maître. N'ayant reçu aucun ordre, la triste Catherine n'osait se hasarder à paraître dans l'appartement du Czar. Combien je souffre, disait-elle à Menzikof, de ne pouvoir voler près de lui! moi seule connais ce qui peut le soulager; accoutumé à mes soins, d'autres lui seront peut-être moins agréables! Si vous pouviez obtenir qu'il consentît à me voir... Allez, mon ami, allez; c'est à présent que je sens toute l'étendue de mon crime... allez vers lui; suppliez-le de permettre que je puisse veiller sur ses jours... Sa vie est si précieuse à ses peuples que je dois tout tenter pour l'arracher aux souffrances qu'il endure....

Le prince se rendit chez l'empereur : aceablé par les vives douleurs qu'il ressentait, le Czar venait de tomber dans un léger assoupissement. Alexandre se plaça près du lit pour attendre le réveil de son souverain.

Des mots sans suite sortaient des lèvres du malade : Menzikof crut y distinguer le nom de Catherine. Ah! pensa-t-il, elle l'occupe encore; non, il ne peut avoir oublié les tendres soins dont elle l'environna pendant cette longue suite d'années.

Pierre ouvrit les yeux : son regard tomba sur son ancien favori; il lui tendit la main; Menzikof y colla ses lèvres, et là baigna de ses larmes. Le Czar paraissait vouloir faire une question : ses lèvres s'entr'ouvraient; mais il semblait ne pouvoir se résoudre à prononeer ce qu'il désirait.

Enfin, après plusieurs momens d'hésitation, il dit d'une foix affaiblie : Tu es

donc seul, mon cher Alexandre? — Sire, elle pleure, et n'a pas osé s'offrir à vos regards.... — Qu'elle vienne; dans l'état où je suis, il n'est plus de haine; voici l'instant de pardonner. D'ailleurs elle a souffert.... j'ai blessé son âme.... qu'elle vienne. Menzikof sortit sur-le-champ, et passa chez l'impératrice.

Madame, veuillez me suivre, le Czar souhaite votre présence, dit le prince. — Il me demande; est-il vrai? Généreux Pierre!.. Ah! toute ma vie ne pourra payer un tel excès de bonté... il me pardonne, et je vais le revoir! O Dieu tout-puissant, je te remercie. Bien que Catherine éprouvât un saisissement mortel, elle suivit aussitôt Alexandre.

En entrant chez son époux, ses jambes fléchirent; le silence qui régnait dans cette chambre glaça son cœur. Ces rideaux fermés, laissant échapper à peine quelques

rayons du jour; ce lit où gisait l'homme à qui la reconnaissance, le plus saint des devoirs et les nœuds les plus sacrés l'attachaient; tous ces objets déchirèrent son cœur. Ne pouvant être maîtresse de son émotion, elle tomba à genoux, et, se précipitant sur la main que lui tendait l'empereur, ne fit entendre que des sanglots et des gémissemens douloureux.

Relevez-vous, Catherine; relevez-vous, dit-il; cette posture ne convient pas à mon épouse; c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur qu'elle doit se placer. Ses bras lui sont ouverts... La Czarine, pénétrée de reconnaissance, de respect, obéit et pressa sur son sein celui qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer.

J'ai tout pardonné, dit Pierre à voix basse, j'ai tout oublié, ma Catherine: puisse l'Eternel devant lequel je vais bientôt paraître me pardonner de même! Puisse-t-il

oublier ma sévérité souvent trop cruelle.... un cri aigu l'empêcha de poursuivre. Ses douleurs reviennent avec plus de force; par momens, sa constance en est abattue; mais aussitôt son courage, sa fermeté les surmontent, et luttent avec intrépidité contre la mort qui s'avance à grands pas: *vous voyez*, disait ce grand prince à ceux qui l'entouraient, *vous voyez que l'homme est un animal bien misérable.*

La Czarine, attendrie par la bonté, par la tendresse que Pierre lui témoignait, redoubla d'activité auprès de lui; aucun remède ne lui était administré par une autre main que la sienne: un faible sourire était toujours la récompense de ses soins, et Catherine se croyait assez payée par l'indulgence qu'il lui montrait.

Bientôt son état donna les plus vives inquiétudes; bientôt le Czar sentit que sa fin approchait. Avec quel calme sa grande âme

en acquit la certitude! Ce n'était plus le despote dont le fier regard faisait trembler tout un empire; c'était l'homme dont le noble caractère envisagea toujours la mort sans crainte et sans pusillanimité!

Dans les intervalles que ses souffrances aiguës lui laissaient, il montrait à tous ceux qui environnaient son lit de douleur la plus touchante bonté. Sa Catherine surtout était l'objet sur lequel son âme se reposait toute entière. Ses filles bien aimées partageaient aussi sa sollicitude; la belle Anne, celle qui jadis dut être nommée son héritière, lui paraissait alors digne de gouverner l'empire lorsqu'il ne serait plus.

Catherine, toujours guidée par un sentiment de justice et d'équité, ne souhaitait pas que ses filles montassent sur le trône: le jeune et malheureux fils d'Alexis n'était-il pas l'héritier que la nature et les lois de l'empire désignaient? pouvait-on sans un

nouveau crime lui ravir ses droits? D'ailleurs, qui pouvait répondre que les Russes, après la mort de Pierre, ne demanderaient pas pour leur souverain cet unique rejeton d'une race illustre? ce jeune infortuné serait donc condamné à passer sa déplorable vie dans une obscure prison, rejeté du trône, dont un malheur sans exemple l'avait privé. Telles étaient les pensées de la Czarine, pensées dignes de sa loyauté et de la générosité de son cœur.

Dans son délire, l'empereur nommait souvent Alexis, quelques regrets se joignaient à ce triste nom. O mon fils, disait-il, ô mon fils, bientôt tu vas revoir ton père dont la main cruelle traça ton arrêt de mort! comment l'accueilleras-tu? ne verras-tu en lui que ton bourreau, qu'un odieux tyran? Vous, Dieu de miséricorde, vous qui pardonnez les crimes, aurez-vous un pardon pour le père dénaturé?.. et toi, Moëns, et

toi!.. voilà tes cicatrices! voilà les instrumens de ton supplice... voici ta noble tête... que de cruautés! Catherine, tu pleures! oui, pleure sur le monarque qui sans pitié répandit tant de sang! j'ai pardonné... tu peux gémir et pleurer sans crainte devant moi. — Sire, dit la Czarine en tombant à genoux, ne rappellez pas à ma triste mémoire une faute dont j'ai tant à rougir... sire, que votre touchante générosité efface de votre âme l'injure et le supplice dont elle fut suivie. Pierre ne fit aucune réponse à cette prière, un affaissement total avait anéanti toutes ses facultés.

A cet accident funeste succéda une douleureuse agonie. Désespérée de la perte que la Russie et sa famille allaient éprouver, Catherine était en proie au plus profond chagrin; ne quittant pas le chevet du lit de son époux, elle épiait le moindre mouvement, le plus léger souffle, se flattant, es-

pérant encore que le ciel ne ravirait pas aussitôt un père à ses enfans, ni un souverain adoré, respecté par ses peuples et révéré par toutes les nations de l'univers.

Peu d'heures avant que son âme quittât sa dépouille mortelle, l'empereur reprit connaissance; Catherine et Menzikof veillaient seuls dans l'appartement. Pierre, faisant un dernier effort, se lève sur son séant, et d'une voix sonore les appelle tous deux; ils approchent. Sa figure a repris sa sérénité ordinaire; une faible rougeur remplace ce jaune livide, fatal avant-coureur de notre dernier moment. — Catherine, et toi cher Alexandre, écoutez: je désire, je vous ordonne de cacher ma mort pendant quelques heures.,. alors, toi Menzikof, tu assembleras les ordres de l'état, le synode, les généraux de l'armée; tu diras que s'ils m'aimèrent pendant ma vie ils doivent accomplir ma volonté dernière: que le bien de l'Etat l'exige. Il faut

achever et consolider les travaux que j'ai commencés : dis-leur que je veux, que j'ordonne que le front de Catherine soit orné de la couronne impériale... elle seule peut accomplir les réformes utiles que j'ai indiquées... elle doit régner... je le souhaite... si ma mémoire leur est chère, ils doivent m'obéir... je serai dans le cercueil, ils auront le pouvoir, s'ils le veulent, d'enfreindre leurs sermens... mais leurs consciences, mais les dernières volontés de leur empereur mourant leur seront sacrées..... Catherine, me promets-tu de poursuivre mes travaux? de ne point souffrir que les usages barbares de mes ancêtres soient jamais rétablis? me le promets-tu? — Sire, je vous promets de me conformer en tout aux plans que vous avez tracés... mais pourquoi nous montrer avec un tel sang froid un moment que nous redoutons mortellement! — Dois-je, ô mon amie, m'aveugler sur mon état? je sens la

mort..... elle s'avance, elle est là..... je sens..... Catherine, oublie les cruautés de Pierre... il t'en conjure; ne l'oublie pas. — Sire, pourrai-je oublier vos bienfaits? Ah, mettez-y le sceau en daignant me bénir... en daignant m'assurer que la haine est effacée de votre âme? — Je te bénis Catherine, seule tu m'as rendu heureux, seule tu as fait mon bonheur... il faut nous quitter..... regarde, Alexis s'approche, il m'entraîne... adieu... adieu, ma Catherine... n'oublie pas le fils de cet infortuné... qu'il règne après toi... adieu! Catherine soutenait la tête de son époux sur son sein, par un mouvement convulsif il saisit sa main, la serre fortement contre sa poitrine... hélas! le héros n'était plus (1).

---

(1) Pierre-le-Grand mourut après avoir souffert des douleurs inouïes causées par un abcès interne que le froid augmenta considérablement : son agonie fut

Menzikof s'était hâté de sortir. Par son ordre on assembla tous les grands de l'empire ; ses amis transportèrent le trésor à la forteresse. Il voulut gagner l'archevêque, mais il ne put obtenir de ce prélat une réponse positive : le régiment des gardes fut séduit, et cet homme adroit, intrépide, prépara tout pour assurer le trône à la femme qu'il n'avait cessé d'aimer.

La Czarine était restée seule auprès du corps de son époux et l'arrosait de ses larmes. A genoux près de ces restes glacés, elle disait : voilà donc le sort qui m'était réservé ! je devais voir périr devant mes yeux tous ceux qui me furent chers ! ils ont passé comme des ombres fugitives ! moi seule je suis restée ! moi seule je leur survis ! mânes du plus généreux des mortels, recevez le

---

de seize heures, il expira dans les bras de Catherine. Il était âgé de 52 ans.

serment qus j'ose vous adresser de ne jamais prononcer un nom qui pût vous offenser... oui, je garderai religieusement votre image dans mon cœur, et le souvenir de vos bontés. Veuve de Pierre le grand, je me montrerai digne de ce titre auguste... daignez, daignez ombre généreuse, me guider désormais.

Ces douloureuses réflexions furent interrompues par l'arrivée du prince : Madame, dit-il, en entrant, le conseil est prêt; veuillez vous y rendre, on vous attend, madame. Catherine se leva, s'inclina avec respect devant cette dépouille mortelle, et s'achemina vers la salle du conseil.

Menzikof la précédait. Ce trône que Pierre avait occupé tant de fois était vide. A cette vue tout son être frissonna, elle crut entendre encore les derniers sons de sa voix mourante; ses yeux parcoururent cette foule qui l'environnait, comme s'ils eussent cru y

rencontrer son époux, son bienfaiteur : cette vision se dissipa sur le champ, Alexandre, s'approchant alors, prenant la main de Catherine avec le plus profond respect, la conduisit à ce trône vacant. Quand elle en eut monté les degrés, il tira son épée, et s'écria : *vive l'impératrice, vive notre souveraine* ! plusieurs boyards ne répondirent pas à cet appel : quelques-uns voulaient placer sur le trône le fils de l'infortuné Czarowitz ; Catherine même le souhaitait : mais, hélas, pouvait-elle écouter les cris de sa conscience, étant sous la direction d'un homme qu'elle savait être parfaitement dévoué ? étonnée, interdite, elle ne rejeta pas avec assez de force une couronne dont le poids devait bientôt la fatiguer.

Voyant l'indécision des principaux membres du conseil, pour les entraîner Menzikof prit la parole avec véhémence : amis, dit-il, peut-être de braves guerriers comme

vous, ont-ils quelque répugnance à baisser leurs têtes blanchies dans les combats devant un sexe dont on dédaigne la faiblesse? mais à qui confier cet empire agrandi par notre immortel souverain, sera-ce à un faible enfant? il a des droits, je le sais: cependant la prudence permet-elle de remettre en des mains inhabiles tous ces immenses travaux, tous ces vastes projets, commencés par ce puissant génie, dont les Russes béniront à jamais la mémoire? que vous demandai-je? d'assurer votre repos, celui des peuples, de vos enfans, en reconnaissant pour souveraine la noble Catherine, Catherine, épouse adorée de celui que vous nommiez votre père; lui-même l'a ordonné, lui même a dit ces paroles remarquables: je veux, j'ordonne que le front de Catherine soit orné de la couronne impériale. peu de mois se sont écoulés depuis que vous pliâtes le genou devant elle, et devant le

trône où son époux l'avait placée; vous ne pouvez l'avoir sitôt oublié. C'est Pierre qui vous parle par ma voix... son âme plane au-dessus de vous, elle attend avec anxieté quelle sera votre décision. Refuserez-vous de la rendre heureuse? entendez-la cette voix immortelle vous adresser ses plaintes touchantes. Ingrats, dit-elle, ingrats, que sont devenus vos sermens? quoi déjà vous êtes infidèles à ma cendre, à ma cendre non encore refroidie! c'est la mère de mes enfans, c'est la femme qui par de tendres soins a prolongé ma vie, par ses conseils prudens elle a sauvé l'état; sur elle s'étend toute ma sollicitude, sur elle enfin réside encore mon amitié, mon éternel amour. Voilà, sénateurs, guerriers, braves soldats, ce que vous dirait votre empereur, et vous seriez insensibles à sa prière! non: Catherine régnera sur vous; vous ne serez pas assez cruels pour affliger les mânes de votre bien aimé

Pierre, non. Sans donner à ceux qui l'écoutent le temps de faire la moindre réflexion, il s'avance vers le trône, et ployant le genou, il s'écrie : madame, daignez recevoir l'hommage d'un fidèle sujet; permettez à Menzikof de vous saluer le premier du titre glorieux de souveraine, d'impératrice de toutes les Russies. Aussitôt, il pose son épée sur les marches du trône; ce glaive, dit-il, sera toujours consacré à vous défendre contre vos ennemis. — J'accepte vos services, prince; oui, désormais Catherine mettra tous ses soins à reconnaître, à récompenser ceux qui l'auront servie avec un entier dévouement. Ces paroles, prononcées d'une voix noble et ferme, émurent les assistans, tous s'écrièrent avec Alexandre: vive Catherine, vive notre impératrice! tous vinrent la saluer de la pointe de leurs épées, tous vinrent baiser la main de leur souveraine, l'archevêque lui-même, entraîné

par l'exemple, ou par politique, imita les princes et les grands : il bénit la nouvelle impératrice. Un instant changea les résolutions de ceux qui s'opposaient à son avénement au trône; tous se retirèrent satisfaits. Catherine leur promettait un règne paisible, son caractère avait tant de douceur et de bonté!

CHAPITRE XIII.

LE prince Menzikof goûta une joie pure après cette imposante cérémonie. Qu'il se trouvait heureux d'avoir affermi sur le trône cette Catherine si religieusement adorée! cependant le cœur de l'impératrice eût peut être préféré une solitude profonde où, sans témoins indiscrets, il pût se repaître de ses douloureuses pensées.

Aussitôt qu'ils furent seuls dans son appartement, la Czarine, après avoir déposé son diadême et son manteau royal, dit en s'adressant à Menzikof: — Cher Alexandre, recevez tous les remercîmens d'une amie

pour l'intérêt que depuis tant d'années vous avez pris à son sort : je suis souveraine : mon front est orné du bandeau royal..... et mon âme est affaissée sous le poids du malheur..... un souvenir funeste m'accable.....
— Un souvenir, madame ! et Pierre est là... ses restes ne sont pas encore déposés dans la tombe : un souvenir !.. Catherine, pardonnez-moi, il vous faut l'oublier, il faut l'effacer de votre âme : toute entière aux soins qui vous sont confiés, désormais ne vous occupez plus que de vos sujets, et de poursuivre les travaux du grand monarque que nous pleurons tous. — Ma reconnaissance et mon respect éternel honoreront les cendres de mon époux : mais la sœur de Démétrius languit loin de moi ; Alexandre, rappellez-la, je vous en conjure... — Femme faible, qu'est devenu ce courage, ce noble caractère ? une passion insensée a tout détruit... que sont devenues ces résolutions

dignes d'une âme pure, vertueuse? chargée de la destinée des humains, vous ne pouvez bannir un amour criminel..... dites vous : il le fut, et l'est encore..... l'objet n'en existe plus, et doublement coupable vous insultez les mânes de votre souverain et de votre époux! — Menzikof, ayez pitié de ma faiblesse, ayez pitié de Catherine... du jour où l'infortuné porta sa tête charmante sur l'échafaud, de ce même jour la mort étendit sa main sur moi... mon cœur en reçut le coup affreux... je vivrai, je le dois, je le veux... je porte la couronne, je dois en connaître les soucis, mais rappelez Paola, rappelez-la près de moi... sa vue adoucira mes peines : avec elle je gémirai, avec elle je parlerai de lui. — Ce que vous vous devez à vous-même, au rang où vous venez de monter, vous interdit cette faiblesse. Oubliez cet amour fatal à votre repos, à votre honneur..... — Mais Paola languit, elle

pleure loin d'une amie.... — Et si je consens à vos désirs, sans cesse occupée d'un pénible souvenir, vous oublierez les devoirs qui vous sont imposés par le ciel : non, Catherine; non, vous ne reverrez plus Paola : j'adoucirai son exil, mais le soin de votre gloire m'ordonne de vous priver de sa présence. — Cruel Alexandre, vous ne connaissez pas mes peine, mes profonds chagrins, vous avez voulu que je fusse impératrice, vos vœux sont remplis : puissiez-vous jouir long-temps de votre ouvrage, et ne me point abandonner. Mes regrets sont cuisans, mais je vous promets, mon véritable ami, de les renfermer dans mon sein, si vous me rendez Paola : oui, Menzikof, oui, je garderai sur mon cher Démétrius un religieux silence. — Mon cher Démétrius! ce mot devait-il échapper de vos lèvres?.. — Eh bien, eh bien, arrachez donc son image de mon triste cœur... elle y est gra-

vée, et puissé-je mourir le jour où elle s'en effacera. Le prince détourna les yeux de l'impératrice, poussa un profond soupir, et sortit en disant : j'obéirai, madame, dussé-je me repentir de ma condescendance. Catherine demeura confuse, interdite, mais l'espoir de revoir Paola, de goûter encore le charme de sa conversation, et surtout de parler de son malheureux frère, dissipa bientôt le nuage que la sévérité de Menzikof avait élevé dans son sein.

Jaguschinski et Alexandra avaient perdu le crédit dont ils jouissaient peu de jours avant la mort de l'empereur ; furieux de voir Catherine succéder à sa puissance, ils résolurent de se liguer avec les partisans du jeune Pierre Alexiewitz (1) pour la renverser du trône.

---

(1) Alexiewitz, Petrowitz, fils de Pierre, et d'Alexis. La terminaison en *itz* désigne la noblesse,

Catherine, loin d'imiter l'exemple de ses prédécesseurs, n'exila point les anciens favoris, elle respecta en eux l'attachement de son époux : Alexandra et Jaguschinski eurent donc la liberté de rester à la cour. On ne les inquiéta point ; aucune marque de mépris ou de dédain ne tomba sur eux. Ils auraient dû apprécier la noblesse d'une telle conduite; mais la haine et la vengeance calculent-elles?

Alexandra, s'occupant uniquement de son affreux dessein, et cherchant à susciter de puissans ennemis à la femme qu'elle détestait comme souveraine et comme rivale, se lia intimement avec les princes Gallitzin et Repnin, tous deux partisans du fils d'Alexis, et tous deux commandant une armée puissante, l'un en Ukraine, l'autre aux environs de Riga.

---

celle en *of* la roture. Mikailof, fils de Michel, roturier.

Repnin devint éperduement amoureux de la belle Cantemir. Avec son adresse ordinaire elle sut l'engager à de fausses démarches qui eussent pu le perdre; mais, Catherine, toujours généreuse, loin de lui ôter son commandement, se borna à faire observer ses actions par le général Weisbach qu'elle envoya près de lui.

Durant cet intervalle, Jaguschinski n'était pas resté oisif. Par ses menées, il ourdit une conspiration avec le chef des Cosaques: tous se révoltèrent, tous demandèrent la restitution de leurs droits, de leurs priviléges, envahis par la puissance du dernier empereur.

Ne se sentant pas assez de force pour lutter contre cette milice turbulente réunie à la garde Préobranjenski, qui voulait régenter avec audace une souveraine qui lui devait la couronne, Catherine dédaigna de la punir, mais sur le champ or-

donna une levée de vingt-mille hommes, pour opposer à cette garde présomptueuse (1).

Cette apparence de faiblesse donna lieu à de nouvelles prétentions. Le clergé russe, ayant à sa tête l'archevêque de Nowogorod, demanda avec hauteur qu'on le fît sortir de l'anéantissement politique où l'avait réduit Pierre le Grand. Catherine retrouva toute son énergie dans cette grande occasion; elle fut inflexible. L'archevêque fut déposé, et renfermé pour toute sa vie dans le monastère Carelien, aux bords de la Dwina; un autre fut nommé sur-le-champ. Tout rentra dans l'ordre et dans la soumission qu'on devait à l'impératrice.

Les exilés revenaient en foule, et la bénissaient: Catherine eut bientôt quelques momens de bonheur; madame de Balk arriva: Combien de pleurs cette entrevue lui

---

(1) Historique.

fit répandre! que de fois le nom de Démétrius fut-il près de s'échapper de ses lèvres? la Czarine avait promis aux mânes d'un époux de ne le prononcer jamais. Hélas! pouvait-elle échapper aux souvenirs!

L'impératrice n'ignorait pas que Jaguschinski avait participé au soulèvement des Cosaques, cependant on dédaigna de le bannir de la cour : toujours indulgente, peut-être espéra-t-elle que de bons procédés rameneraient l'ancien favori de Pierre aux devoirs qu'il méconnaissait à chaque instant. Raisonnement faux. L'homme qui rêve le crime ne considère dans les nobles procédés de son ennemi que ce qu'il nomme impuissance ou faiblesse. Peut-il juger des sentimens qu'il ne conçoit pas? au contraire tant de bonté, tant de délicatesse l'enhardit: il poursuit ses projets jusqu'à l'instant où la patience de l'homme de bien est poussée à bout, alors point de de pardon, point

d'excuse, plus il fut indulgent, plus il a de sévérité.

L'aide-de-camp avait auprès de lui un jeune Cosaque qui le servait depuis plusieurs années : cet homme avait pour son maître le plus vif et le plus sincère attachement : les plaintes réitérées de Jaguschinski aigrirent son caractère : ainsi que lui il désira la perte de la souveraine qui causait la ruine de celui qu'il aimait.

La belle Alexandra se plaisait à interroger cet homme lorsqu'il était chargé par son maître de quelque message pour elle : son dévouement aveugle, sa résolution sur tout lui inspirèrent une entière confiance. Cependant elle crut nécessaire de sonder Jaguschinski sur un projet qu'elle méditait.

Un jour que de nouvelles plaintes s'échappaient de la bouche du favori, Alexandra, après avoir réfléchi quelques instans, dit : si j'étais homme, et que j'eusse au-

tant de haine que vous, dussé-je périr, je me vengerais! Qu'importe la vie, quand on doit la traîner dans la honte? — La honte, madame. — Oui, la honte, que d'affronts ne vous a-t-on pas faits? deviez-vous les endurer? en vérité, Jaguschinski, vous êtes bien pacifique... — Elle m'a tout pardonné: rappelez-vous, belle Alexandra, de ce jour où, me précipitant sur le cercueil du Czar, je m'écriai : » O mon maître, sortez donc » de la tombe pour me venger : ceux que » vous aimiez comme vous-même n'es- » suient que des persécutions... » (1) J'espérais par cet emportement exciter le peuple à la révolte : un instant de plus, l'esclave suédoise était renversée du trône impérial... tout s'apaisa. Cependant, loin de faire tomber sur ma tête la rigueur des lois, je restai tranquille dans mon appartement. Elle

(1) Anecdotes sur la Russie.

me craint... — Elle vous craint, répéta la princesse avec un sourire moqueur, détrompez-vous : se venge-t-on de ceux qu'on méprise? — Madame. — Je l'ai dit: est-ce ainsi qu'un homme doit conspirer? qu'annoncent de tels cris, de tels emportemens? rien que la faiblesse ou la pusillanimité. Jaguschinski, tous deux nous avons de graves sujets de plaintes, tous deux nous haïssons : unissons-nous pour la vengeance... Si nous sommes découverts... eh bien l'échafaud terminera nos peines : oui, Alexandra saura mourir. Cherchons une main hardie, sûre : je l'entreprendrais bien, mais il me serait impossible d'arriver jusqu'à elle..... une récompense considérable sera acquise à l'homme obscur qui portera le coup... je donnerai la moitié de ma fortune s'il l'exige... Connaissez-vous un être assez entreprenant pour que nous puissions le charger d'une telle mission ? — Je ne connais personne, ma-

dame, répondit le pâle Jaguschinski. — Eh bien, moi, je l'ai découvert... c'est Mikaël... Mikaël donnerait sa vie pour vous, j'en suis certaine. — Oui, belle Alexandra, je puis compter sur son attachement, mais, s'ensuit-il qu'il veuille se charger d'un crime... — Je m'en charge, homme sans énergie: envoyez-le-moi. — Quoi! vous oserez lui faire une telle proposition? — Je l'oserai; je suis fatiguée du bonheur dont elle jouit: lorsque la vie est importune, il faut secouer son joug, s'il devient trop pesant: mais la quitterai-je sans être vengée? laisserai-je une rivale abhorrée jouir de mes longs chagrins! la vengeance... Vous m'enverrez Mikaël, Jaguschinski. L'aide-de-camp donna sa parole, et les deux perfides se séparèrent.

Peu d'heures après, Mikaël arriva, chargé par Jaguschinski de remettre à la princesse un diamant d'un très-grand prix; on l'in-

troduisit dans sa chambre, alors Alexandra reçut le billet et le solitaire qu'il lui envoyait.

Eh bien, dit-elle après avoir lu; ce pauvre Jaguschinski va donc partir? — Madame, je n'en sais rien. — Ton maître me mande qu'il vient de recevoir l'ordre de quitter la capitale. — Est-ce possible? ô mon pauvre maître. — Tiens, Mikaël, voici le prix du diamant. — O Saint-Nicolas! mon maître être obligé de vendre les cadeaux de notre bon empereur... S'il vivait encore... — Mon enfant, tu vois comme on le persécute; c'est un exil. — Un exil, madame? — Bon Mikaël, bientôt je le subirai de même, ce règne est le règne de l'injustice; grand Dieu, ne nous enverras-tu pas un vengeur! laisseras tu toujours triompher l'iniquité? Si je connaissais un homme assez courageux pour affronter la mort, la moitié de ma fortune lui serait acquise : l'autre je la sacrifierais pour le sauver, s'il avait le malheur de tom-

ber dans les mains de nos ennemis. — Madame, dit-il en s'approchant, je suis l'homme que vous cherchez... si je meurs dans mon entreprise, ayez soin de ma mère et de mes sœurs... L'impératrice ne vous bravera pas longtemps, ainsi que mon maître bien aimé: que faut-il faire, madame? je suis prêt. — Il faut, mon cher Mikaël... mais, tu es bien décidé? songe aux tortures qu'on te fera subir? Les supporteras-tu sans nommer ceux qui t'auront porté à cet attentat. — Ne craignez rien, madame, ma bouche saura se taire jusqu'à la mort. Il me faut seulement donner les moyens de l'approcher. — Tiens, ami, prend cette bourse d'or: va-t'en, et prie ton maître de se rendre ici sur le champ. Mikaël prit la bourse, et retourna chez Jaguschinski.

Tandis que ces deux cruels conspiraient le trépas de Catherine, elle suivait les travaux, les plans du Czar: déjà des savans

illustres étaient nommés membres de l'académie que Pierre avait eu dessein de former, quand l'impitoyable mort rompit à jamais le projet de ce grand homme.

Les noces d'Anne Pétrowna furent célébrées avec le duc de Holstein; après avoir accompli ce désir de son époux, Catherine se livra avec une ardeur infatigable aux soins de l'empire qui lui étoit confié.

Malgré tant de distractions multipliées, malgré son amitié toujours croissante pour Paola, elle dépérissait chaque jour : Menzikof, effrayé de son état, résolut enfin de lui faire entendre ce nom, ce nom trop cher que ses lèvres semblaient avoir banni à jamais.

Madame, lui dit-il un jour, d'où vient cette tristesse qui s'empare de vous? si un souvenir trop cher accable vos esprits, ne pouvons-nous en parler ensemble, ne pouvons-nous rappeler les vertus de l'infortuné

Démétrius... — Menzikof, cruel Menzikof, quel nom avez-vous prononcé? pouvez-vous jouir ainsi de mes regrets, de ma douleur mortelle! ce nom ne doit plus sortir de ma bouche: cher Alexandre, daignez ne me le rappeler jamais! souvenez-vous des bontés dont mon époux m'honora: souvenez-vous de mes erreurs fatales, et dites si je puis les avoir oubliées. Alexandre n'insista plus: en nommant Démétrius, il avait plus consulté l'attachement qu'il avait pour l'impératrice, que son courage; sans doute il ne fut pas très-fâché du silence qu'on lui imposait, il aimait, il était homme, et la nature humaine a toujours son côté de faiblesse, telle généreuse qu'elle soit.

L'impératrice assistait à une revue des troupes. En sa qualité de colonel des gardes, (1) elle assistait à leurs évolutions :

(1) Historique.

déjà le régiment Préobranjenski avait défilé devant elle, celui de Séménovki s'avançait pour manœuvrer, lorsqu'une balle effleura la chevelure de Catherine, et fut frapper d'un coup mortel un boyard qui se trouvait à peu de distance de la souveraine; on s'empresse, on relève le mourant, on cherche le coupable, qui, fier du coup qu'il venait de porter, semblait dédaigner et mépriser la vie.

La main, encore posée sur son arme, servit d'indice. On l'arrête; il est interrogé, mais, loin de nier son attentat, il en convient. On le somme de dire le nom de ses complices, il répond : je n'en ai point, j'ai seulement obéi au grand Saint-Nicolas (1).

Bientôt il fut certain qu'il n'était entré dans les gardes que depuis peu de jours,

---

(1) Le peuple russe a la plus grande confiance en ce saint.

un des témoin affirma que cet homme avait été acheté par Jaguschinski, et qu'il jurait devant Dieu que l'ancien favori était son maître : l'accusé le nia fermement; mais les juges ordonnèrent que Jaguschinski fût confronté avec le coupable.

La plus grande terreur s'empara de l'aide-de-camp. Malgré les sermens de Mikaël, il trembla pour sa vie, son abbattement devint extrême : il se rappela son affreuse conduite envers l'infortuné Czarowitz; le sang répandu cria vengeance, et le scélérat pâlit.

En voyant son maître, l'accusé se troubla; cet indice convainquit les juges que le rapport était véridique, en conséquence on expédia l'ordre d'arrêter, et de conduire Jaguschinski à la citadelle.

Mikaël, désespéré de s'être laissé surprendre, protesta ne pas connaître le favori; on se rappela dans Séménovki de

l'homme qui l'avait conduit pour servir de témoin à son enrôlement, on se saisit de sa personne, et bientôt les fils du complot commencèrent à se démêler.

La capitale fut bientôt instruite de l'arrestation de Jaguschinski : la princesse Cantemir l'apprit en frémissant de rage. Rien ne réussira donc pour la perdre, s'écria-t-elle! eh bien, ne nous servons plus d'une main étrangère; frappons, frappons nous-même, peut-être nos coups seront-ils plus sûrs.

Aussitôt, elle cherche dans les armes qui appartinrent à son époux, si elle ne trouvera point un poignard qu'il reçut jadis d'un seigneur persan : ses recherches furent longtemps vaines. Enfin le démon de la haine, qui guidait son horrible action, le lui fit découvrir.

Instrument de vengeance, s'écria-t-elle, tu es en ma puissance : oh, que tu me ser-

viras bien! pourquoi me suis-je fiée à un être pusillanime! sa main aura tremblé. La mienne ne tremblera pas.... Ne tardons plus.... s'il faut périr, eh bien, ne périssons pas sans l'entraîner avec nous dans la tombe.

Se déguisant sous des vêtemens grossiers, enveloppant les boucles de ses beaux cheveux dans les voiles dont se servent les femmes esclaves. Alexandra se disposait à quitter son palais, lorsqu'un incident arrêta les effets de son courroux.

Le chef de la justice, ou maître de police, entra dans son appartement sans se faire annoncer; voyant cet étrange déguisement, bien qu'il la reconnût, il demanda si c'était à la princesse Cantemir qu'il avait l'honneur de parler. — Oui, seigneur, répondit-elle avec fierté. — Madame, est-ce à vous que cet écrit fut adressé, ajoute-t-il en lui présentant un papier. — Seigneur, c'est

à moi que Jaguschinski l'écrivit en m'envoyant Mikaël, cet homme qu'on vient d'arrêter comme ayant attenté à la vie de Catherine. — Jaguschinski ne vous charge pas, madame, il nie que cette lettre fut pour vous. — Je le crois; en l'avouant, il se rend coupable, et s'accuse lui-même. Le lâche veut sauver sa vie; eh bien, c'est moi, seigneur, qui ait séduit Mikaël; c'est moi qui lui ai promis la moitié de ma fortune s'il réussissait... Le ciel ne l'a pas voulu... mais, seigneur, voyez-vous ce poignard, s'écrie-t-elle en le tirant de son sein; le voyez-vous... c'était mon vengeur; à quoi me servirait-il à présent. Alexandra le jeta loin d'elle, après en avoir rompu la lame... Va, dit-elle, va, inutile instrument...je suis prête à vous suivre, seigneur. Aussitôt, avec le même calme qu'elle avait mis à revêtir cette robe qui n'était pas faite pour son rang, elle reprit ses somptueux habits.

Menzikof, aigri depuis longtemps contre Alexandra et Jaguschinski, instruisit Catherine de ce nouvel outrage. J'ai commandé, madame, dit-il, que les coupables fussent interrogés dans le plus court délai. Peut-être découvrirons-nous encore quelques complices, et quelques ramifications sur cet horrible attentat. L'impératrice, fatiguée du trône et de la vie, déjà souffrante, lui abandonna la poursuite de cette triste affaire.

Les ordres les plus précis furent donnés par le prince : Mikaël, Jaguschinski et Alexandra furent confrontés ; en vain le Cosaque voulut nier qu'il les connût ; l'impitoyable Cantemir avoua le complot, et les somma de dire à la justice l'exacte vérité.

L'aide-de-camp fut forcé de reconnaître son domestique ; au moment où il fit cet aveu, un sourire perfide parcourut les lèvres de la cruelle Alexandra. Ami, dit-elle, nous fûmes liés dans les jours de bonheur, nous

serons unis au jour de la douleur et du trépas.

L'arrêt n'était pas douteux; les juges, après tant de preuves du crime, ne pouvaient avoir une indulgence coupable. L'arrêt fut porté, c'était la mort : en l'écoutant, une expression de plaisir couvrit les beaux traits de la princesse; pour Jaguschinski, il devint pâle et tremblant. Mikaël fanatisé se crut martyr, et se flatta de recueillir par son trépas la palme destinée aux élus !

Enfin, s'écria la belle Cantemir, sa main signera donc un arrêt de mort? Cette Catherine si douce versera le sang malgré elle; cette image tourmentera son âme faible et pusillanime : c'est moi, c'est moi qui lui fais violer sa promesse. Ah, que je suis heureuse de pouvoir, même quand j'aurai cessé d'exister, lui causer encore quelques tourmens secrets.

Il était nécessaire, pour remplir les formalités voulues par la loi, lorsque les coupables étaient d'une naissance illustre, que le monarque signât la condamnation; même s'ils étaient accusés du crime de lèze-majesté, ils devaient entendre la lecture de leur arrêt devant le souverain; en conséquence Catherine fut obligée, malgré sa répugnance, de se rendre au jugement d'Alexandra et de Jaguschinski.

Lorsque Menzikof en fit part à Catherine, elle soupira : Alexandra, dit-elle, est-ce-là le sort qui vous était réservé? Vous si heureuse, il y a peu de mois! funeste aveuglement! Grand Dieu! que dirait mon époux? — Votre époux serait inflexible, madame; j'espère qu'un exemple de faiblesse n'aura pas lieu au commencement de votre règne.... si vous pardonniez?.... Bientôt votre vie ne serait plus en sûreté : tous les jours vos amis trembleraient pour vous.

Chère Catherine, daignez suivre ce conseil dicté par la prudence : ne pardonnez point. —Mais l'empereur l'a tant aimée? —Il est vrai. — La postérité croira que c'est une vengeance que j'ai voulu exercer sur elle. — La postérité vous jugera mieux; elle rendra justice à votre caractère, elle redira les traits de bonté dont votre vie fut semée, elle redira comment vous sûtes adoucir une âme presque féroce : elle seule est juste, elle seule pèse à leur juste valeur les actions des souverains. Catherine, ne craignez rien d'elle. La Czarine, pensive et préoccupée, garda le silence.

Le lendemain, la cour suprême de justice se rendit au palais des empereurs. Jaguschinski, Alexandra et Mikaël y furent conduits. Les grands du royaume se trouvaient assemblés, et devaient aussi donner leurs voix à ce jugement. On leur communiqua les faits, les dépositions, les aveux

et les enquêtes qu'on fut contraint de faire: tous les jugèrent coupables, et tous confirmèrent la fatale sentence.

L'impératrice monta sur le siége qui lui était destiné : le chancelier de l'empire lut à sa souveraine la déclaration des seigneurs; il ajouta cette formule : Vous jurez, devant Dieu, devant l'impératrice, que vous n'avez suivi que les mouvemens de votre conscience et de l'équité; que la haine ne vous a point guidés : vous jurez, messeigneurs. — Nous le jurons, répondirent-ils en étendant la main. Aussitôt on apporta le fatal parchemin à Catherine, afin qu'elle y apposât son seing.

N'avez-vous aucune objection à faire, princesse Cantemir, demanda-t-elle? — Aucune. — Vous, Jaguschinski, n'invoquerez-vous point les mânes de votre maître? — Madame, puis-je, étant si coupable, espérer en vos bontés? — Lâche, s'écria

Alexandra, jette-toi à ses genoux, et baise la poussière de ses pieds ! elle nous brave, et tu l'implores ! — Je ne vous brave point, madame, modérez-vous. — Eh bien, qu'attendez-vous pour signer notre arrêt ? Vous jouissez, cruelle, de nos douleurs et de notre agonie. — Princesse Cantemir, vous allez être satisfaite. Prenant la plume, l'impératrice la donna à Menzikof, en disant : Alexandre, écrivez *grâce*. Menzikof fit un mouvement : écrivez *grâce*, répéta-t-elle. Un murmure approbateur se fit entendre. Jaguschinski tomba à genoux, Alexandra rougit et baissa les yeux, surprise sans doute de tant de magnanimité. Pour Mikaël, on entendit ces mots s'échapper de sa bouche : O Saint-Nicolas !

Catherine descendit de l'estrade, et, se tournant vers le chancelier, ajouta : Monsieur le chancelier, grâce, et liberté sur-le-champ. Elle sortit : Menzikof la suivit, bien

que le courroux se peignît dans tous ses traits.

La vue de Jaguschinski avait renouvelé l'amertume de la douleur de Catherine. Toujours elle se représentait ce cruel dénonçant son cher Démétrius, et par ses discours astucieux irritant l'empereur : cette affreuse image la tourmentait, elle eut besoin de toute sa force, de tout son courage pour ne pas venger Moëns. Après avoir combattu son émotion, après s'être rappelé les bontés dont Pierre honora son favori, surmontant ce qu'elle éprouvait, l'impératice lui accorda sa grâce.

Menzikof ne put dissimuler son mécontentement. Si vous récompensez ainsi vos ennemis, que ferez-vous pour ceux qui vous sont dévoués, madame, pour ceux qui depuis longtemps ne veulent, ne désirent qu'assurer votre gloire et votre puissance? Aurais-je cru que cet homme eût obtenu votre

indulgence si facilement? Moi, ajouta-t-il avec amertume, moi je vous consacre ma vie, mes veilles; et mes conseils sont rejetés! que dois-je attendre désormais? — Injuste Menzikof, dans cette occasion je ne dus pas suivre une route ordinaire; je n'ai pas oublié les affronts dont Jaguschinski m'abreuva, je n'ai pas oublié.... j'ai respecté le choix de l'empereur; j'ai respecté l'homme qu'il honora de son amitié.... Quant à vos reproches.... vous avez tort, je vous chéris, je vous aime.... — Vous m'aimez, Catherine; vous m'aimez, serait-il vrai? eh bien, je me suis tu trop longtemps.... Catherine, vois en moi un homme qui t'adore depuis le jour où le sort t'offrit à ses regards... ne me reproche rien, j'ai gardé un respectueux silence, je n'ai point déchiré l'âme de la tendre Natalie; je t'ai aimée, je t'aime encore avec idolâtrie. J'ai voulu ton élévation, j'ai voulu que ton front charmant fût

orné d'une couronne; je l'ai voulu... tu es impératrice.... Dis, que me reproches-tu? est-ce de t'avoir adoré religieusement? mais aujourd'hui je veux le prix de cet attachement fatal. Catherine, sais-tu qu'ils se sont plaints de ma sévérité? eh bien, je l'avoue, souvent aigri par un amour sans espérance, l'âme ulcérée, je fus barbare: toutes les vexations dont ce peuple a souffert furent les fautes d'un cœur accablé de mortels déplaisirs.... Combien d'années se sont écoulées depuis ce jour, où belle de jeunesse, de candeur, tu vins me prier de te donner un asile dans mon palais? dis, ne l'as-tu pas oublié? — Je m'en souviens, prince. Pâle, agitée, tremblante, Catherine appuya la main sur son front; les larmes coulaient sur sa figure décolorée. Menzikof reprit avec véhémence. Vous êtes libre, madame, le ciel a brisé les nœuds qui vous unissaient à mon maître; Natalie con-

sentira sans peine à voir briser les liens qui l'attachent à moi... un hymen secret..—Que dites-vous? jamais! Menzikof, ne l'espérez pas, jamais! — Jamais, madame, jamais! — Combien je me suis trompée? je vous croyais généreux. — Que suis-je donc? — Vous m'aimiez; dès lors vos motifs ne furent pas désintéressés; aujourd'hui, à présent deviez-vous me faire un tel aveu? Le voile de deuil ceint encore mon front, et Menzikof, celui que j'honorais comme un homme au-dessus des faiblesses vulgaires, Menzikof me parle d'amour! à moi, qu'une douleur profonde entraîne au tombeau; moi, dont les yeux peut-être ne reverront plus les arbres se revêtir encore une fois de leur robe de verdure! Ah, Menzikof, il ne manquait plus que ce trait à mon malheur. Désormais toute confiance est bannie de mon cœur; qui m'aidera à porter ce fardeau dont le poids m'accable! Diadême fu-

neste.... orgueil, puissance éloignez-vous, laissez-moi couler en paix le peu de jours qui me restent.... j'ai perdu mon dernier ami, j'ai tout perdu. Catherine, après ce peu de mots, se trouvant indisposée, pria Alexandre de la laisser seule.

Aussitôt son départ, elle sonna ses femmes, et donna ordre qu'on avertît madame de Balk de son indisposition. Paola accourut à l'instant : en la voyant, Catherine se précipita dans ses bras, et répandit un torrent de larmes.

Paola la pressa vivement de lui confier la peine qui la dévorait, la Czarine lui redit sa conversation avec le prince Menzikof. Chère amie, dois je vous dire l'horreur que j'éprouvai en entendant l'aveu d'un autre amour !... encore d'un homme que j'estimais! d'un homme qui me tenait lieu de père et d'époux! mon cœur a senti la pointe acérée d'un poignard. Désormais plus de

confiance, plus d'avenir; il faut mésestimer celui que j'aimais d'une sincère amitié.... Oser me parler de sa tendresse! ô honte, ô douleur sans égale! Cher Démétrius.... toi seul dus me faire entendre ces mots enchanteurs, toi seul eus le pouvoir de faire vibrer les cordes de ce cœur trop sensible, à présent flétri, à présent desséché! Oh! quand te rejoindrai-je? quand mes cendres seront-elles confondues avec les tiennes? Qu'ai-je dit? grand Dieu, j'outrage les mânes de mon époux! ô Pierre, âme généreuse, magnanime, pardonne à mon coupable égarement! Paola, cet amour funeste me conduira au tombeau : je le souhaite; tous les jours, à tout instant, j'adresse au ciel des vœux pour qu'il m'appelle à lui! je n'ai plus ici bas que chagrins et douleurs à attendre.

Le refroidissement succéda à vingt années de confiance et d'abandon. Catherine

devint faible, la présence de Menzikof lui causait un déplaisir mortel; rarement elle le consultait sur les affaires de l'État, plus rarement encore elle lui adressait la parole.

L'âme fière de Menzikof en fut blessée; sous le prétexte de sa santé il remit le soin de l'empire à celui qui recevait ses ordres peu de jours auparavant. Loin de chercher à ramener cet ami dont elle avait tant besoin, l'impératrice parut ne point s'apercevoir de ce changement.

Bientôt le poids immense dont elle était chargée l'accabla ; bientôt! hélas, elle sentit sa faute. Une mélancolie fatale s'empara d'elle; le sommeil n'approcha plus de ses paupières enflammées, une fièvre lente se déclara, et Catherine sourit aux maux qui insensiblement détruisaient sa santé.

Eh bien, disait-elle en voyant la cou-

ronne dont sa tête était ornée, je règne : et ce front pâle, décoloré, porte l'empreinte des peines et des soucis ! je règne pourtant : on nous envie, on souhaite le rang suprême ; je l'ai désiré, je l'ai obtenu, et depuis mon cœur n'eut jamais un instant de repos ! Heureuse obscurité, je te regrette : ce chagrin qui me dévore il faut le renfermer, il faut sourire quand une pointe acérée chire mon sein ? O faiblesse humaine, le destin ne peut-il pas contenter tes caprices sans cesse renaissans !

Cette longue habitude d'amitié, de confiance, qui venait d'être rompue sans retour, apporta dans son âme le découragement et une tristesse profonde. A qui pouvait-elle confier plus sûrement les intérêts de l'empire ? à qui demander des conseils ? qui pouvait guider son inexpérience en politique ? Menzikof ! et Menzikof n'était plus un ami !

Ces tristes pensées l'affligèrent cruellement : sa mélancolie redoubla. Se renfermant des heures entières dans son oratoire, elle priait et pleurait : deux images, deux amours se combattaient dans son âme : l'un était criminel, l'autre était légitime ; cependant, malgré ses regrets, malgré sa douleur, ses remords, l'amour que Démétrius lui avait inspiré ne pouvait s'effacer de son cœur.

En vain Paola cherchait à ramener le calme dans cette imagination blessée ; en vain, pour faire couler ses pleurs, elle nommait *Démétrius*. Paola, disait gravement l'impératrice, il est des noms qu'il ne faut plus prononcer ; il est des noms qui doivent rester gravés dans les cœurs, comme au fond d'un sanctuaire. Paola, ne m'en parle jamais.

Malgré sa froideur apparente envers le

prince Menzikof, son amitié était toujours la même pour sa femme et pour lui ; pouvait-elle en un moment effacer de sa mémoire ce qu'il avait fait pour elle? pouvait-elle oublier vingt ans de souffrance, de regrets?... Surtout ce long silence n'était-il pas le comble de la magnanimité? Ah, le cœur d'une femme sensible sait toujours plaindre ceux qui l'aimèrent.

Voulant récompenser ses travaux infatigables; voulant lui en donner le prix glorieux, elle institua l'ordre de Saint-Alexandre Newski : sa délicatesse lui imposa la loi d'oublier les torts de l'amant, pour ne se souvenir que des services rendus par l'ami (1). L'impératrice voulut que Men-

(1) Catherine institua l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, en faveur des talens et des services qui ne pouvaient être récompensés par le cordon de Saint-André. (L'évêque.)

sont les miens, ce sont ceux de votre souveraine. Menzikof se mit à genoux sur les degrés du trône, Catherine se leva, et le décora du noble signe du mérite.

— Madame, dit-il, vous ne pouvez douter que ma vie ne vous soit dévouée à jamais; vous savez combien votre gloire me fut chère. Si cette récompense est un don de l'amitié de ma souveraine, je l'accepte; s'il était le prix des services rendus, pardonnez, madame, il serait refusé. — Menzikof, Alexandre, c'est le don de l'amitié, de la reconnaissance de Catherine. — De la reconnaissance, murmura-t-il; un sourire amer erra sur ses lèvres pour cacher son émotion, il posa sa main sur sa figure; l'homme d'état reparut, la faiblesse d'un amour malheureux était déjà évanouie.

Fatiguée de paraître en public, fatiguée de la vie, l'impératrice resta plusieurs jours

dans son appartement, ses forces diminuant insensiblement : de fréquentes défaillances lui annonçaient sa fin prochaine; heureuse, elle espérait rejoindre bientôt ceux qui lui avaient été chers, elle aspirait ce moment; tel un voyageur égaré dans les sables de l'antique Arabie; son œil parcourt cette plaine aride qui s'étend autour de lui, il cherche avec avidité un point de salut dans cet horizon sans nuages, rien ne s'offre à sa vue; il espère encore, il avance avec courage : tout à coup la cime blanchâtre des monts stériles qui rompent l'uniformité de cette terre de douleur vient lui donner un léger espoir; à côté sont des ruines, elles sont désertes; n'importe elles furent habitées : la voix de l'homme a retenti parmi elles; la joie, les plaisirs, les cris, les gémissemens, le désespoir, toutes les peines, les calamités qui assiégent les mortels résonnèrent dans ces murs écroulés;

aujourd'hui ils servent encore d'asile aux malheureux Arabes qui n'espéraient plus que la mort... peut-être est-elle retardée.... peut-être leur assistance n'a-t-elle fait que prolonger leur douloureuse agonie ; de même les soins, les attentions, les plaisirs dont on entoure Catherine, écartent pour quelques minutes le ver rongeur qui la dévore ; mais, hélas ! ils ne le détruisent pas.

Un autre devoir, un autre désir de Pierre restait encore à remplir ; celui d'installer l'Académie des sciences : les savans qui devaient la composer habitaient déjà la capitale de l'empire russe ; mais l'état de faiblesse de l'impératrice avait empêché jusqu'alors sa formation.

Catherine se rendit à sa première séance : parmi les nouveaux membres de cette société naissante on distinguait les Delille (1),

(1) Nicolas Delille, et son frère Delille de Croyère,

les Baër et les Bernouilli, dont les noms sont encore respectés de l'Europe savante. L'impératrice était entourée de sa famille : ne devait-elle pas se trouver heureuse mère ? ne devait-elle pas bénir sa destinée, qui d'esclave lui avait fait franchir l'espace immense qui se trouvait entre elle et le diadême des rois. Mais une âme dévorée de peines cuisantes compte pour rien la richesse, la puissance, pour éloigner les regrets qui l'absorbent toute entière.

Un des illustres de l'Académie lut un épisode russe composé par Lomonossof (1),

---

Parisiens, pour l'astronomie et la géographie. Ce nom, depuis, devint un des noms les plus chers à la France, qui s'énorgueillira éternellement d'avoir donné naissance à notre célèbre Jacques Delille.

(1) Lomonossof, fils d'un pêcheur, plantait alors en Russie la palme de Pindare et d'Homère. Il sera longtemps le prince des poëtes russes. Voici deux

cet épisode touchant retraça au cœur, à l'âme de Catherine, l'amour malheureux de Démétrius, sa mort affreuse; ses pleurs se mêlèrent aux pleurs des assistans: cependant, pour dérober sa faiblesse, son mal-

---

strophes d'une ode à l'impératrice Elisabeth, fille de Pierre et de Catherine. Elles sont remarquables.

« Délices des princes et des empires, aimable tran-
» quillité, félicité des hameaux, gardienne des cités,
» que tu es utile et belle! autour de toi les fleurs se
» colorent, et les épis jaunissent dans les guérets.
» Chargés de trésors, les navires osent te suivre sur
» les mers, et tu sèmes d'une main libérale tes ri-
» chesses sur la terre. »

« Éteignez-vous, foudres guerriers, et cessez d'ef-
» frayer la terre. Ici, dans le sein de la paix, Élisa-
» beth veut étendre l'empire des sciences; vents im-
» pétueux, gardez-vous de mugir, et murmurez avec
» douceur le récit de nos temps heureux. Univers,
» écoute en silence, une lyre exaltée veut célébrer les
» plus grands noms. » (L'évêque.)

heur, elle sortit avant que la séance fût terminée.

Pour rappeler son courage, pour obtenir son pardon des mânes de son époux, elle se fit conduire près de son tombeau : là, seule, elle put se livrer toute entière aux douloureuses impressions que cette histoire avait renouvelées.

O Pierre, dit-elle, ô mon époux, je viens ici, je viens près de ta froide dépouille chercher un calme qui me fuit toujours : ombre sacrée, ombre que j'outrage, aie pitié de ta Catherine! j'expie mon crime dans la souffrance et le remords. O toi que je viens implorer, donne-moi donc le courage de triompher de cette fatale faiblesse! donne-moi donc la force de vivre pour consolider tes glorieux travaux! ombre illustre, je viens te rendre compte de ceux que j'ai achevés; mais en est-il besoin? tu les connais, et peut-être

daignes-tu m'applaudir! Ah s'il était possible que tu fusses indulgente pour une faute où je fus entraînée malgré moi!.... O Catherine, ô criminelle épouse, que dis-tu? quoi! c'est au pied d'un cercueil, près des cendres glacées de ton époux, que tu oses solliciter le pardon de ta flamme adultère!.... adultère!.... Dieu juste, il est trop vrai! Cependant j'ai combattu longtemps, toujours.... Enfin ne puis-je sans honte répandre quelques larmes sur cette destinée affreuse! O ciel! il m'aimait, et mon funeste amour a causé sa perte! et c'est vous, Pierre, c'est vous qui l'avez condamné! O malheur sans remède et sans espérance! ô jeune infortuné, ta tête sanglante a frappé mes regards! je vois encore ses yeux, où respirait la tendresse, immobiles, fixes... cet échafaud était baigné de son noble sang! O Pierre, c'est votre main qui l'a répandu! Démétrius, trop cher Démétrius,

ils viennent encore de me retracer ta fin douloureuse. Juste ciel! les voilà tous deux... ils approchent... Dieu puissant, sauvez-moi, sauvez-moi! Un cri perçant s'échappa des lèvres de Catherine, il fut suivi d'un profond évanouissement.

Paola se tenait à l'entrée de la chapelle; elle accourt, relève l'impératrice, et cherche à la faire revenir; ses soins furent efficaces; elle ouvre les yeux, regarde : où suis je, dit-elle? Ah, c'est près d'un cercueil; que n'est-il déjà mon asile, asile où je trouverai la paix! O vous, mânes errans que je viens d'offenser, pardonnez-moi; désormais cette douleur poignante restera ensevelie.... jamais je ne parlerai de cet infortuné.... Juste ciel, voilà ses traits! dit-elle avec vivacité, ils me poursuivront partout..... soins inutiles! c'est lui; c'est toi, mon adoré Démétrius! Aussitôt, avec la promptitude de l'éclair, elle arracha un

médaillon suspendu au col de madame de Balk, et que dans son inquiétude elle avait oublié de dérober aux regards de sa souveraine. Le coup était trop violent, la Czarine retomba sans connaissance.

La frayeur de la dame d'atours ne peut s'exprimer ; elle appelle : cependant ce portrait dont la mourante s'est emparé, il faudrait le soustraire aux regards des indiscrets : vainement elle essaie de desserrer les doigts de Catherine; les nerfs sont tellement irrités qu'il faudrait une force plus qu'humaine pour lui ravir l'image de celui qu'elle adorait.

Madame de Balk prit les mains de l'impératrice dans les siennes, et par cette innocente ruse déroba ce funeste portrait. Aussitôt on la reporta dans son appartement, où une faiblesse, un anéantissement total, suivirent cet accident.

La nuit fut assez tranquille : les princesses

Anne et Elisabeth, et le duc de Holstein, entouraient le lit de l'impératrice. Elle ne souffrait pas, seulement sa faiblesse donnait les plus grandes inquiétudes à ses enfans; elle les rassurait, s'efforçait de sourire : voyant le sourire, le calme répandus sur sa figure, on était loin de penser qu'elle souhaitait le trépas.

Vers le soir, Catherine témoigna le désir de rester seule avec son amie : on sortit. Chère Paola, dit-elle d'une voix émue, je n'ai pas aperçu Menzikof.... qu'on l'appelle : que fait-il? Ah, ce n'est pas l'instant de m'abandonner, bientôt sur lui seul tombera le fardeau de l'empire! fais-lui dire qu'il vienne. Peu d'instans après Menzikof arriva.

Ami, cher Alexandre, il faut nous quitter.... A ces mots le prince, ne pouvant maîtriser sa douleur, tombe à genoux, prend

sa main défaillante, et la baigne de pleurs. Mon véritable ami, vous à qui je dus ma puissance..... ah, que ne puis je dire mon bonheur, oublions quelques instans de refroidissement : je fus peu généreuse, devais-je payer de tant d'ingratitude ce que vous aviez fait pour moi ?... Un instant d'erreur devait-il effacer vingt ans d'une amitié constante. Excusez-moi, mon digne ami ; je vous ai fait appeler, Alexandre, vous me manquiez, mon âme n'eût pas quitté sa dépouille fragile avec tranquillité, si je ne me fusse point réconciliée avec vous. — Que parlez-vous de trépas, de mort? — Cessons de nous faire illusion : tout est fini pour moi, Menzikof; mais il me reste un devoir sacré à remplir, vous le savez : la dernière volonté de mon époux doit s'accomplir.... Demain, que tous les grands, que les princes soient assemblés dans la chambre du conseil ; demain je serai en-

core souveraine, et pour la dernière fois mon front portera la couronne des empereurs.

Soutenue par le courage de l'âme, par cette noble idée qu'à ses derniers momens elle allait réparer une grande injustice, Catherine dès le matin ordonna qu'on la revêtît de la même couronne, du même manteau impérial qu'elle portait le jour où Pierre la fit reconnaître souveraine : quoique bien faible, elle soutint avec fermeté et constance cette fatigue nécessaire.

Bientôt elle passa dans la salle du conseil, où jadis siégeait son époux, appuyée d'un côté sur Menzikof, et de l'autre sur sa chère Paola. Jamais Alexandre ne l'avait vue si belle : sa maigreur, ce balancement d'un corps qui n'a plus qu'un souffle d'existence, cette pâleur qui embellirait la

laideur même, ses beaux yeux, jadis pleins de vivacité, à présent n'ayant plus que des regards doux et languissans, déjà élevés vers le ciel après lequel ils semblent soupirer ; tous ses mouvemens déchiraient le cœur du prince : il gémit, ses larmes mouillèrent sa paupière ; mais il les arrêta.

Avant d'introduire tous les grands de la cour, elle demanda qu'on avertît les princesses ses filles : inquiettes, elles attendaient cet ordre avec impatience. En les voyant, l'impératrice leur tendit les bras en disant d'une voix faible : Mes enfans, mes chers enfans, venez sur mon cœur. Anne et Élisabeth tombèrent à genoux, elles arrosèrent des larmes de la piété filiale les mains pâles de leur mère ; les pleurs de Catherine coulèrent sur leurs fronts charmans. Chères filles, ajouta-t-elle, il faut nous séparer, je vais vous quitter, Élisa-

beth, Anne.... — O ma mère, s'écrièrent-elles. — Du courage, princesses, montrez-le dans cet instant; du courage!... Écoutez avec respect la dernière volonté de votre auguste père et la mienne.... Mes filles, votre père, votre souverain, à son lit de mort, commanda que la couronne fût remise au fils d'un infortuné.... trop cruellement puni. Mes enfans, il faut calmer les remords d'un père que vous adoriez!.... Consentez-vous, princesses, à cet acte d'équité? voulez-vous que les mânes de votre père et monarque reposent avec sécurité dans le séjour de l'éternelle paix? le voulez-vous? — O ma mère, que sa volonté et la vôtre soient accomplies, répondirent-elles les yeux baignés de pleurs. — Je n'attendais pas moins de vous, chères filles; ah, quelle satisfaction éprouve mon âme de penser que sans regret vous renoncez au trône! Que de grandeur! Anne,

isabeth, je vous bénis pour cet acte pieux, votre illustre père, du haut des cieux, joint bénédiction à la mienne. Menzikof, faites trer et la cour et le prince.

Le jeune Pierre entra, suivi de tous les ands de l'empire. Catherine se leva à leur proche : faisant un effort, elle prononça s mots à l'assemblée : Fils d'Alexis, fils in prince trop infortuné, au moment où vais descendre dans la tombe, je vous insmets les dernières volontés de votre ul; du fond de son cercueil, il vous rend couronne que votre père devait porter; d'Alexis, suivez les traces du héros reetté par la Russie entière.... Continuez glorieux travaux; en le faisant, vous pectez sa mémoire.... il vous rend tous s droits.... il fut sévère.... mais ce n'est s à nous à le juger .. Czar Pierre, hono- le nom qui vous fut donné.... ne vous ssez pas entraîner aux flatteurs.... soyez

juste, équitable. Le prince Menzikof sera votre guide, jeune Czar, il doit jouir de votre confiance, il la mérite : il obtint celle de mon illustre époux, la mienne. L'État doit beaucoup à ses soins généreux..... Prince, daignez approcher que j'orne votre noble front de la couronne de Pierre-le-Grand !

Le fils d'Alexis s'agenouilla devant le trône de Catherine; prenant la couronne, le sceptre impérial placés sur un coussin à côté d'elle, l'impératrice posa sur ce front encore candide ce diadême que Pierre avait tant illustré (1). Voici, ajouta-t-elle en le lui présentant, voici le sceptre de l'empire ; Czar, il est à vous. Aussitôt, prenant la main du jeune empereur, Catherine le fit asseoir sur le trône, à la même place que son époux et elle occupèrent. Jouis, âme bienheu-

(1) Ce jeune prince était âgé de onze ans.

reuse, de ta noble restitution, jouis-en éternellement.

Alors la Czarine descendit les marches du trône; les deux jeunes princesses soutenaient sa marche languissante : elles la reconduisirent chez elle, et la supplièrent vainement de se laisser mettre au lit; elle sourit, et témoigna le désir de reposer tranquillement. Tout le monde se retira. Catherine resta seule avec madame de Balk.

Ote-moi ce diadême, chère Paola, dit-elle, il me fatigue : combien il me fut pesant : laisse ce manteau.... je l'ai tant désiré!.... insensée!.... l'emporterai-je dans le cercueil.... ombre de mon époux, ombre de Pierre, ton successeur, le mien est reconnu.... je vais aller te rejoindre.... rien ici-bas ne me retient plus.... cher Démétrius, voilà tes traits adorés, je puis encore les contempler.... je puis encore y poser

mes lèvres.... Paola, je te remets ce gage chéri.... conserve-le.... cette bague.... laisse la sur mon cœur.... elle fut son dernier adieu.... O mon époux, je vous vois, quel céleste sourire embellit votre noble figure! tu m'as donc pardonné.... oui.... oui, Démétrius t'accompagne.... âme grande, âme généreuse, tu m'appelles...., Démétrius.... Pierre.... adieu mes enfans, adieu.... Et le souffle de sa vie était évanoui (1).

---

(1) Catherine Ière était depuis plusieurs mois attaquée d'une pthysie pulmonaire, suite d'un profond chagrin. Elle mourut âgée de trente huit ans, après un règne de deux ans et quelques mois.

(L'évêque, Histoire de Russie.)

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

rue *Hautefeuille*, n° 23, *à Paris*.

Vie de Jacques II, roi d'Angleterre, tirée des Mémoires écrits de sa propre main; ouvrage publié par ordre du *Prince Regent*, et publié par J. S. Clarke, docteur ès lois; traduit de l'anglais par M. Cohen, 4 vol. in-8, ornés d'un joli portrait. 24 fr.

Voyage en Allemagne, dans le Tyrol et en Italie, pendant les années 1804, 1805 et 1806; par Mad. de [illegible] la Recke, née comtesse de [illegible] Baronne de Montolieu, [illegible] vol. in-8. 20 fr.

Histoire de Jeanne-d'Arc, surnommée pendant sa vie la *Pucelle*, et après sa mort la *Pucelle d'Orléans*, tirée de ses propres déclarations, consignées dans les grosses authentiques des procès verbaux des interrogatoires qu'elle subit à Rouen;

Des *cent quarante-quatre* dépositions des témoins oculaires, entendus à la révision de son procès;

Des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et de celle de la Tour de Londres: par M. Lebrun de Charmette. 4 forts vol. in-8, avec sept jolies figures et le portrait de Jeanne d'Arc. 25 fr.

Nouveaux Contes moraux, de mistriss Opie; traduits de l'anglais par M. Aubert de Vitry, 5 vol. in-12, fig. 12 fr.

Fanny Sandford, par madame Kaufmann, 3 vol. in-12, 7 fr. 55 c.

Ouvrages de M. Mollevaut, de l'Institut de France.

Traduction de l'Énéide, en prose, avec le texte en regard, 4 vol. in-18, imprimé sur gr. raisin fin, ornés du buste de Virgile d'après l'antique, 1818. 20 fr.

Les Fleurs, poëme en quatre chants, avec des notes, 1 vol. in-18 sur pap. fin, orné de cinq figures coloriées, représentant trente-cinq fleurs, peintes par Bessa, peintre d'histoire naturelle: ce volume est aussi orné de quatre jolies gravures d'après les dessins de Chasselat, et musique par Boyeldieu, 1818. 5 fr.

— Le même, avec fig. en noir. 4 fr.

Le prix du papier vélin est du double.

Il reste quelques exemplaires avec les eaux-fortes, épreuves avant et avec la lettre, en tout 22 figures, papier vél. satiné. 15 fr.

ÉLÉGIES DE TIBULLE, traduites en vers français, avec le texte en regard. Cinquième édit., in-18, gr. raisin, fig. 3 fr.

POÉSIES DE CATULLE, traduites en vers français, avec le texte en regard. Deuxième édit., in-18, pap. fin, gr. raisin, fig. 3 fr.

ELÉGIES DE PROPERCE, traduites en vers français, avec le texte en regard, in-18, grand raisin, fig. 3 fr.

ÉLÉGIES DE MOLLEVAUT, 1 vol. in-18, gr. raisin, avec le portrait de l'auteur, gravé par M. Delvaux. 3 fr.

Ouvrages de M. de Lantier, chevalier de Saint Louis.

VOYAGE d'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions sur l'Egypte; manuscrit trouvé à Herculanum. 3 vol. in-8, 5 fig. 18 fr.

— Le même, 5 vol. in-18, treizième édition, 5 figures, 1818. 6 fr.

LES VOYAGEURS EN SUISSE, 3 vol. in-8, avec portrait. 18 fr.

CONTES en vers et en prose, 3 vol. in-8, fig. 11 fr.

Nota. Le tome 3e se vend séparément. 3 fr.

CORRESPONDANCE DE SUZETTE CÉSARINE D'ARLY, 2 vol. in-8. 10 fr.

— La même, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Ouvrages de madame la baronne Isabelle de Montolieu.

CAROLINE DE LICHTFIELD, ou Mémoires d'une famille prussienne. Troisième édit. originale, revue et corrigée par l'auteur, ornée de jolies fig. et de la musique des romances, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

LES CHATEAUX SUISSES, anciennes anecdotes et chroniques, 4 vol. in-12, ornés de quatre jolies gravures. Deuxième édition. 8 fr.

RAISON ET SENSIBILITÉ, ou les deux manières d'aimer; trad. librement de l'anglais, 4 vol. in-12. 9 fr.

LE ROBINSON SUISSE, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans; trad. de l'allemand de M. Weys. Seconde édit., revue avec soin, et augmentée des petits Robinson dans leur île, comédie, 4 vol. in-12, ornés de 12 fig. en taille-douce et de la carte de l'île déserte. 12 fr.

Charles et Hélène de Moldorf, ou huit ans de trop; trad. de l'allemand de Messner, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

La Ferme aux abeilles, ou les fleurs de lis, imité d'Auguste Lafontaine, 2 vol. in-12. 4 fr.

Le Chalet des Hautes-Alpes, suivi de deux feuillets du journal de mon ami Gustave, Amour et Silence, Frères et Sœurs, les Aveux d'un misogine, ou l'ennemi des femmes, 3 vol. in-12. 6 fr.

Suite des Nouvelles traduites ou imitées par madame de Montolieu, contenant Nantilde, ou la Vallée de Balbella; Découverte des eaux thermales de Weissembourg; Cécile de Rodek, ou les regrets; Alice, ou la Sylphide; Sophie d'Alwin, ou le séjour aux eaux de B***, 3 vol. in-12, musique. 7 fr. 50 c.

Ludovico, ou le fils d'un homme de génie, 2 vol. in-12. 5 f.

Aristomène, trad. de l'allemand d'Aug. Lafontaine, 2 vol. in-12. 5 fr.

Histoire du comte Roderigo de W***, suivie du jeune Fruitier du lac de Joux, et du Siége du château de Grandson; nouvelle du quinzième siècle, 1 vol. in-12. 1818. 3 fr.

Quatre autres Nouvelles ayant pour titre : Exaltation et Piété, contenant : Philosophie et Religion; du jeune Quaker; Élise, ou les souvenirs d'une jeune Morave, et la Veille de Noël, ou la conversion, 1 v. in-12, fig. 1818. 3 fr.

Marie Menzikoff et Fœdor Dolgorouski, 2 vol. in-12. 5 fr.

Ondine, conte traduit de l'allemand du baron de Lamotte-Fouqué, major au service de Prusse.

Cet ouvrage extraordinaire forme un volume in-12, avec une jolie figure. Deuxième édit. 1819. 3 fr.

Ludwig d'Eisach, ou les trois éducations; trad. d'Auguste Lafontaine, 3 vol. in-12, fig. 7 f. 50 c.

Alfred-le-Grand, ou le trône reconquis; par M de L***, 2 vol. in-12, avec de jolies figures. 5 fr.

Quelques scènes de la vie des femmes; par M. le C*** de L***, auteur d'Alfred-le-Grand, 3 vol. in-12, fig. 7 f. 50 c.



